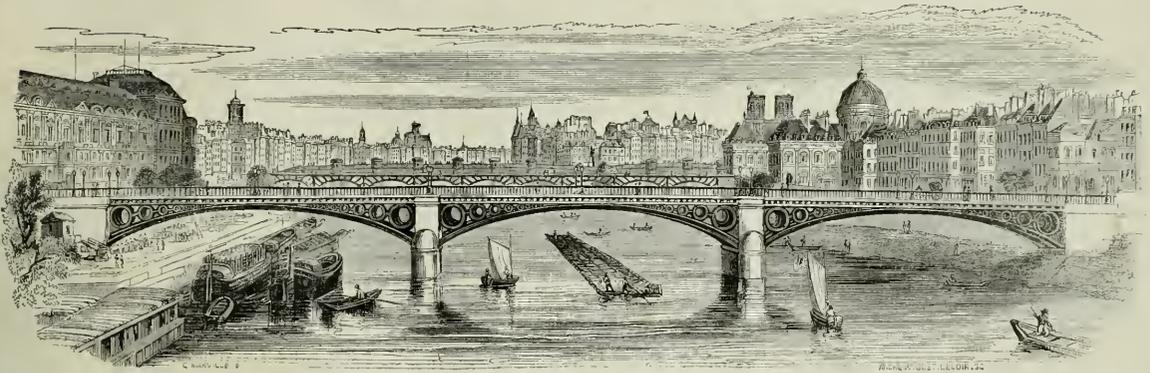


L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 6 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N^o 431. VOL. VI. — SAMEDI 17 JANVIER 1846.
 Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 Ab. pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40.

SOMMAIRE.

Histoire de la Semalme. *Portrait de Sid-el-Hadj Abd-el-Kader Ben-Mohammed-Achache, ambassadeur du Maroc. — Coarrier de Paris. Ordination de l'évêque de Luçon, au couvent des Oiseaux, le 4 janvier 1846. — Une retraite religieuse au bague de Rochefort. Trois Gravures, d'après les dessins de M. Clément, d'après le bague. Portrait de M. l'abbé Larroque; Prédication de M. Larroque; Clôture de la retraite. — Chronique musicale. — Correspondance entre deux étages de la même maison, à Stockholm. 1^{re} partie. — Costumes de l'empire russe, dessinés d'après nature par Wassili Timm. Quinze Gravures. — Gilbert Gurney, souvenirs d'un gentleman, par Théodore Hook. (Suite.) — Sur la température du mois de décembre 1845. — Singes et chiens savants. Une Gravure. — Je l'aime tant, Romance, musique de M. A. B. scms. — Bulletin bibliographique. — Annonces. — Le pouf des Arts. Caricature. — Le nouveau théâtre de Lisbonne. Une Gravure. — Correspondance. — Rébus.*

Histoire de la Semalme.

La discussion de son projet d'adresse a longuement occupé la chambre des pairs. Le remaniement du conseil royal de l'Université, la restauration du décret de 1808, ne pouvaient manquer d'être longuement débattus dans une assemblée qui compte parmi ses principaux orateurs deux anciens ministres de l'instruction publique, membres titulaires du conseil royal, MM. Villemain et Cousin, qui se sont déclarés les adversaires de la mesure de M. de Salvandy.

La chambre, que cette lutte prolongée avait intéressée d'abord puis bientôt fatiguée, a vu venir avec une satisfaction qu'elle n'a pas pris la peine de désuiter les paragraphes relatifs à la politique extérieure. M. de Montalibert a trouvé dans les événements affreux dont la Syrie est le théâtre, depuis que ce malheureux pays, à la suite du désarmement de 1840, a été enlevé au pouvoir du vice-roi pour être placé sous celui du sultan, l'occasion de reproches eloquents et sentis adressés à la politique des puissances signataires du traité. Il a cherché à faire peser une grande part de la responsabilité qu'entraîne l'insuffisante répression qu'ont rencontrée tant de cruautés sur le gouvernement français, qui s'est toujours dit et a toujours été regardé comme le protecteur naturel des religieux du Liban et de toute la population chrétienne de la Syrie. Notre impuissance vient, selon l'orateur, de l'attitude que nous avons laissée prendre à nos agents dans ces contrées, ou plutôt du peu d'appui que le cabinet qui les emploie leur a prêtés auprès de la Porte contre les violences auxquelles ils se sont vus plus d'une fois exposés de la part des agents turcs. M. Guizot a à son tour exposé les faits, non pas sans doute pour les excuser, mais de manière à en décharger la responsabilité des puissances et la sienne propre. Le gouvernement turc avait un système qu'il voulait faire prévaloir, malgré l'Europe et malgré la force même des choses. Il voulait substituer à l'administration traditionnelle de la famille de l'émir Beschir, une administration purement ottomane. Tous les essais qui ont été faits depuis 1840 pour façonner la Syrie à ce système n'ont réussi qu'à amener la plus épouvantable anarchie et la guerre civile. Dans ces derniers temps, la barbarie d'un pacha turc a mis les pauvres villages du Liban à feu et à sang, nos agents mêmes ont été insultés et maltraités; mais de ces faits mêmes, de ces criantes violations du droit des gens, de cet oubli de tous principes d'humanité, déconle pour tous les gouvernements alliés de la Porte, l'impérieux devoir d'obtenir enfin justice pour la malheureuse Syrie. Ce devoir, suivant M. le ministre, a été rempli, et il affirme qu'à l'heure qu'il est le gouvernement turc est entré dans la voie des réparations. Puissent cette confiance et cette affirmation n'être pas démenties par les faits!

Nous ne nous étendrons pas sur les autres questions traitées, sur les discours des autres orateurs entendus. Bornons-

nous à dire que M. Fulchiron a débuté au Luxembourg dans cette discussion, qu'il a fait campagne contre une plus grande liberté des échanges et en faveur du monopole commercial, et qu'il a obtenu à la chambre des pairs un succès du genre de ceux qui lui étaient toujours assurés au palais Bourbon. La chambre a été désarmée.

A la chambre des députés, la lutte s'engage. Le projet de la commission rédigé et lu par son rapporteur, M. Vitet, est la reproduction la plus fidèle du discours du trône. Les criti-

ques de l'opposition se sont exercés à faire voir qu'on s'était même efforcé de maintenir les points et les virgules à la place qu'ils occupaient dans le discours peu significatif de la couronne, afin que le projet offrît le moins de prise possible aux attaques des adversaires de la politique du cabinet. Tout annonce néanmoins que le débat sera vif et animé.

AFRIQUE FRANÇAISE. — On a reçu le rapport officiel de M. le maréchal Bugeaud sur un combat livré dernièrement à Abd-el-Kader.



(Portrait de Sid-el-Hadj Abd-el-Kader Ben-Mohammed-Achache, ambassadeur du Maroc.)

Le maréchal Bugeaud, qui depuis plusieurs jours manœuvrait au nord-est de Tiaret, dans le double but d'atteindre l'émir et de couvrir le pays contre ses incursions, était le 22 décembre sur l'Oued-Riou, lorsqu'il apprit d'une manière certaine que l'émir venait de camper à une journée de marche. Il détacha le soir même le général Jusuf avec la cavalerie de la colonne, avec ordre de chercher l'émir et de l'atteindre pour le combattre. Le maréchal, de son côté, se portait avec l'infanterie vers une gorge où l'on pouvait supposer que l'émir se dirigerait en cas de déroute. Le général

Insuf exécuta son ordre avec une activité des plus opiniâtres, à travers tous les obstacles que lui opposait l'intempérie de la saison, l'obscurité de la nuit et les difficultés du terrain, et il parvint à joindre la queue d'une des deux colonnes d'Ab-el-Kader.

La rencontre s'est opérée le 25, à six ou huit lieues au nord de Tiaret, sur le territoire des Ouled-Fraïes, près de l'Oued-Tennia, un des torrents qui forment l'Oued-Bou, affluent de Chécl. Le général Jusuf, à la tête de 150 cavaliers, eut à décrire un long circuit pour dérober sa marche aux

Beloueurs d'Al-deh-Kader à tous donars arabes de la contrée, et il se trouva au point du jour sur les traces de l'ennemi, qui venait de lever le camp. Notre cavalerie était tellement harassée par son marche de nuit dans des sentiers étroits et sans une plume battante, que dix chevaux mouraient de fatigue au moment où l'on atteignait l'ennemi. Le général, ayant résolu deux traces sur deux chemins différents, préféra suivre celle qui lui signalait la marche du convoi, pour forcer ainsi l'ennemi à venir défilé sa suite et ses bagages, ce qui arriva en effet. La cavalerie d'Al-deh-Kader, forte de 800 chevaux, fut attaquée avec intrépidité et forcée par trois fois à la retraite, en abandonnant quelques morts et quelques bagages. Mais l'état de fatigue extrême qu'on trouvait nos chevaux en présence d'une cavalerie toute fraîche paraît avoir empêché nos braves chasseurs et spahis d'obtenir de ces résultats brillants qui ont si souvent signalé leurs charges à l'arme blanche. Cette charge n'en a pas moins prouvé de nouveau leur supériorité sur la meilleure cavalerie arabe, car en définitive l'ennemi a fait retraite, malgré les chances favorables que lui présentaient le nombre presque double et le bon état de ses chevaux. Nous avons perdu une trentaine d'hommes, dont dix tués, et une soixantaine de chevaux tués ou tombés de fatigue. Parmi les officiers, deux seulement ont été blessés. La perte de l'ennemi en hommes doit être pour le moins aussi considérable.

Le maréchal s'était établi le 26 décembre au camp du Khamis, à une journée d'Orléansville, pour ravitailler et reposer sa colonne épuisée par cette longue série de courses et de fatigues inouïes. Toutefois il a renoué sa cavalerie en campagne le lendemain du combat, pour bien constater au yeux des populations la fuite d'Al-deh-Kader et notre ascendant. L'ennemi s'est retiré sur la haute Mina. On ne peut rien présumer de ses projets ultérieurs; mais sa persistance à rester dans le centre du pays pour nous forcer à l'y suivre, et occuper ainsi le tiers de nos forces, prouve combien il se sent intéressé à retarder par là le moment où nous pourrions nous porter dans le Maroc pour y poursuivre sa déroute, ramener nos tribus émigrées et ruiner l'établissement qu'il essaye d'y fonder contre nous et contre Abd-er-Rhaman, dont la coopération nous est désormais acquise. Mais la saison actuelle ne permet pas ce développement de opérations militaires; et il faut se résigner patiemment à des expéditions moins éclatantes, comme nos braves troupes de l'Algérie s'y résignent elles-mêmes avec une si admirable constance.

HAÏTI. — On a parlé à diverses reprises des fâcheuses agens d'agir de l'autorité haïtienne vis-à-vis de nos agents consulaires. Une lettre de Jamel, du 8 décembre, apprend que ces démêlés de nos consuls et du président, avaient pris d'assez graves proportions, mais on comptait que le capitaine de vaisseau Lartigue, qui commande la station, saurait faire respecter notre pavillon.

RIO DE LA PLATA. — On écrit de Buenos-Ayres : « Après la prise de la Colonia, les villes situées sur les bords de l'Uruguay espéraient être délivrées du joug des soldats de Rosas. La plupart des étrangers résidents à Mercedes, l'une de ces villes, s'étaient concertés à l'avance pour prêter aide et protection à nos militaires, occupant la campagne, arriva à Mercedes avec 750 hommes.

Des arrestations eurent lieu, et beaucoup de personnes compromises cherchèrent leur salut dans la fuite. Tous étaient Français, Espagnols et Italiens. Les Italiens s'emparèrent d'un bâtiment qui se trouvait dans le port et se sauvèrent dans les montagnes. Les Français et Espagnols, qui étaient dans les principaux Anglais de la ville, se réfugièrent dans une maison où ils furent environnés par une quarantaine de personnes. On les força à se rendre et s'y défendit bravement.

On leur fit subir pendant l'été recourus au canon pour leur captivité, une captivité eut lieu. On promit de les relâcher à tous ceux qui se rendraient. Les Français furent tous expédiés, la chaîne au cou, vers le camp d'Oribe; et depuis lors on ne sait ce qu'ils sont devenus.

« Les chefs argentins ont voulu, avant l'arrivée de l'escaadre, exploiter cette circonstance. Des hommes parfaitement innocents ont été saisis-avec tous leurs biens, entre autres un Français, M. Rubin, auquel on n'avait rien à reprocher que d'être très-riche. On s'est emparé de ses capitaux et de ses esclaves, et lui-même, enchaîné, a été conduit au Cerro, ce tombeau de tant de compatriotes. »

ANGLETERRE. — C'est toujours le 22 que le parlement doit s'assembler pour l'expédition des affaires. Le bruit s'est répandu que M. Peel n'était pas exempt de toute inquiétude sur le sort de ses combinai-sons, et l'aurait qui leur est réservé. Ces bruits et l'attitude belliqueuse d'une partie du parlement américain ont agi en baisse sur la place de Londres.

ÉTATS-UNIS. — Les dernières nouvelles de Washington vont jusqu'à l'excès de l'insubordination. Ce jour-là, au sénat, il y avait un débat très-vif sur la question de l'Orégon. Le général Cass, ancien ambassadeur à Paris, a proposé de mettre le pays en mesure de soutenir une lutte contre l'Angleterre. « Le traité de 1827 va être dénoncé; il faudra, à l'entente mais après, que le différend sur l'Orégon recouvre une solution, et la puissance exige, a dit M. Cass, que nous nous préparions à la guerre, car l'histoire de l'Angleterre nous apprend que cette puissance ne recule jamais dans les « voix de l'injustice. Nous ne reculerons pas non plus! s'est écrié l'orateur. Les Etats-Unis sont dans une période d'excitation irrésistible. Il est aussi impossible d'arrêter le mouvement de nos populations vers l'ouest que d'arrêter les « vents de l'océan Pacifique. » Les sénateurs Magnius, Allen, Archer, ont parlé avec chaleur pour et contre les propositions du général Cass, relatives aux départements de la guerre et de la marine. Il est présumable qu'elles ne seront pas adoptées.

En ce moment même les négociations sont rouvertes entre les deux puissances; l'Angleterre se montre disposée à quelques concessions, et l'acquisition de la Californie, très-présentement proposée au Mexique, désintéresserait les Etats-Unis

dans la navigation de la Columbia, qui est aujourd'hui le point principal du litige. Mais, nous ne cessons de le répéter, la part de l'imprévu peut être immense dans ce débat.

MEXIQUE. — On a eu des nouvelles de Mexico des 20 et 21 décembre. A la première de ces dates les nouvelles portaient que « la ville était parfaitement tranquille, bien que l'on craignit à chaque instant de nouveaux prononcements. Au départ du courrier, on n'avait encore reçu aucune réponse aux dépêches retournant aux Etats-Unis l'acceptation de leurs propositions pacifiques. L'expédition projetée contre la Californie a été abandonnée par suite de l'impuissance absolue dans laquelle se trouve le gouvernement mexicain d'en composer l'effectif. Les Indiens Comanches continuent leurs ravages dans les départements de Durango et de Zacatecas. Le général Urra et le général Alvarés sont en armes, dans le district d'Acapulco, contre le gouvernement central. On annonce la nouvelle que le général Parédes et sa division ont résolu de substituer un gouvernement dictatorial au présent ordre de choses. Cette fâcheuse nouvelle n'était pas encore connue officiellement à Mexico au départ du courrier. »

« Les lettres du 25 annoncent avec la plus complète assurance, qu'à l'époque de la réunion du congrès (1er janvier) il y aurait une révolution, si, d'ici là, le général Parédes, d'accord avec le clergé, n'avait pas établi un régime despotique. L'armée, accoutumée à l'indiscipline et à l'impunité, a naturellement horreur de l'établissement d'un régime régulier. Le clergé, lui, n'a qu'un but : il veut le maintien de la constitution unitaire qui affranchit la propriété foncière de tout impôt, et laisse ainsi l'Eglise en possession du revenu intégral des biens immenses qu'elle possède. »

« Le Mexique est dans un état permanent de crise; il en sortirait momentanément s'il recevait 80 à 100 millions pour la Californie, mais on peut affirmer qu'il n'arrivera à une position stable qu'en retournant au fédéralisme. L'unité vers laquelle tendent les nations européennes n'est pas, ne sera pas de longtemps encore praticable sur le vaste continent de l'Amérique. »

ESPAGNE. — Au commencement du mois a paru un manifeste du prince Enrique, fils cadet de l'infant don François de Paule, un des aspirants, et, ajouté-à-tout bas, l'aspirant préféré, à la main de la jeune reine. Voici les passages principaux de ce document accueilli avec empressement par les journaux progressistes, et refusé par plusieurs journaux conservateurs :

« Elevé à l'école du malheur, si j'ai appris quelque chose de certain, c'est que les princes ne doivent adopter ni les passions ni les ressentiments des partis. J'ai versé des larmes sincères sur la fin tragique de tous les illustres Espagnols qui s'étaient rendus célèbres par leurs services à leur patrie constitutionnelle; car les seuls que j'ai vus après avoir défendu la cause de l'insurrection et du despotisme dans les champs de la Navarre, ne rompent pas à leurs haines et n'abandonnent point leurs tentatives fratricides. »

« Les sacrifices qu'a faits le peuple espagnol pour le triomphe de la cause d'Isabelle II et des institutions la soutenant contre les tentatives de l'obscurantisme et les intrigues de ceux qui voudraient parodier le règne de Charles II. Les progrès du siècle, les grands principes reconnus par tous les peuples policés et la dignité de notre magnanime nation ne permettent aucune espèce de pas rétrograde dans la carrière de notre génération. »

« Quel que soit le choix fait par mon auguste cousine, je serai le premier à le respecter, persuadé que le prince qui méritera sa préférence s'identifiera complètement avec la grande cause de la liberté et de l'indépendance espagnole, que j'ai embrassée avec un enthousiasme sans bornes dès mes premières années, par conviction, par sympathie, sur l'exemple de ma famille, et dont je suis décidé à ne pas me séparer durant tout le cours de ma vie. — Dépourvu d'ambition, je ne souhaite que le bonheur de ma patrie, et quelque part que la Providence me destine à la servir, je conserverai toujours dans mon cœur, comme un précieux souvenir, les marques de sympathie et d'estime dont je me suis vu favorisé. »

« ENRIQUE-MARIA DE BOURBON. »

Les journaux du ministère ont présenté cette démarche comme très-compromettante pour son auteur. Des lettres particulières parlent d'une visite faite à la reine par l'infant don François de Paule pour désavouer la démarche de son fils. Quelques-unes de ces lettres ajoutent que le jeune prince a reçu l'ordre de rejoindre immédiatement sa frégate au Ferrol, et que l'ordre d'appareiller pour l'île de Cuba allait être expédié à ce bâtiment. D'autres assurent que la reine lui a ouvertement contre ces rigueurs politiques, et que le prince, étant allé au spectacle, y a été l'objet, de la part du public, d'un accueil très-signalé quoique silencieux.

Dans la séance du 3, la contre-adresse proposée par M. Seignas, au nom de l'opposition a été rejetée par 117 voix contre 55. Le 6, jour des Rois, il n'y a pas eu de séance; le 7 a commencé la discussion du projet d'adresse proposé par la majorité de la commission.

Le président du conseil a dit que la reine n'avait pas encore manifesté l'intention de se marier, il n'y avait pas lieu de s'occuper de la question du mariage; lorsque S. M. aura fait un choix (S. M. n'en a pas fait encore), les ministres en informeront les cortès.

M. Martinez de la Rosa a répondu à M. Pacheco, qui accusait le gouvernement de s'être livré à l'influence française, que jamais l'Espagne n'avait montré plus d'indépendance envers les puissances étrangères, même envers le saint-siège. M. Pacheco s'est écrié : « Mais M. Gutzot a dit à la chambre que le traité de 1827 n'est qu'un traité qui a été signé par le ministre espagnol, en parlant du traité n'est qu'un traité qui a été signé par le ministre espagnol; notre parti — Un tel est-à dire, seulement le mot de M. Gutzot n'est pas isolé; il a été précédé et suivi d'autres

très-significatifs et tellement présents à la mémoire de tous, qu'il n'est pas nécessaire de les énumérer. M. Martinez de la Rosa a soutenu aussi que jamais le gouvernement espagnol n'avait été dans de meilleurs rapports avec l'Angleterre. »

SAXE. — Le ministère saxon avait retiré l'autorisation en vertu de laquelle paraissent les *Annalen*, une vive discussion s'est engagée dans la deuxième chambre sur une pétition adressée aux états par l'écrivain et les rédacteurs de ce journal. La pétition a été renvoyée à la quatrième commission, qui, personne n'en doute, donnera des conclusions contraires à l'acte ministériel.

ÉCROULEMENT DU VIADUC DE BARENTIN. — Cette immense construction de la ligne de Rouen au Havre n'est plus qu'une énorme masse de décombres qui, sur une longueur de 500 mètres, forme une espèce de colline composée de briques crassées et de matériaux de toutes sortes. *L'Illustration*, dans son prochain numéro, reproduira la vue du travail exécuté de bout et celle du spectacle qu'offre aujourd'hui l'éboulement, sur lequel nous donnerons dès à présent quelques détails.

Sameli dernier, à six heures du matin, un bruit épouvantable qui retentit jusqu'à Pavilly, à deux kilomètres et demi de distance, révéla les habitants de Barentin. C'étaient les vingt-huit piliers qui soutenaient les voûtes du viaduc, à 52 mètres au-dessus du sol, qui venaient de tomber successivement et presque instantanément en se couchant les uns sur les autres.

La population toute entière de Barentin se rendit aussitôt sur le lieu de l'événement. Chacun devait supposer qu'un aussi grand désastre, arrivé tout près de nombreux habitations, avait fait des victimes; mais on fut bientôt heureusement convaincu que la perte était toute matérielle, le viaduc s'étant écroulé sur lui-même. Si dans la chute de énormes piles, il y avait eu seulement une déviation de quelques mètres, un grand nombre de personnes eussent été englouties et écrasées pendant leur sommeil.

Un seul bâtiment a été atteint par l'éboulement : c'est un moulin à blé qui était situé sur la rivière de Sainte-Austrebertine. Il a été immédiatement renversé. Le sieur Auguste, garçon de moulin, venait de s'éveiller quand il ressentit l'effet de la secousse qui se propageait d'un bout à l'autre du viaduc. Par un heureux instinct, il s'est réfugié sous une énorme poutre qui la garanti de la chute des matériaux. Là cependant il a dû subir quelques instants de terribles angoisses, car, ainsi que nous l'avons dit, le moulin était renversé, et le pauvre Auguste, au milieu des débris, privé de lumière, pouvait se croire englouti, d'autant plus que le moulin était séparé par la masse des décombres de la route par laquelle arrivaient les habitants de Barentin. Comme il faisait encore fort obscur lorsque l'événement arriva, ce ne fut qu'une heure après que l'on put pénétrer jusqu'au moulin; mais là, avec très-peu d'efforts on délivra la victime, qui en fut quitte pour une légère blessure au doigt.

La petite rivière de Sainte-Austrebertine, qui passait sous le viaduc et qui va à Dieulieu se jeter dans la Seine, après avoir dans son cours alimenté les chutes d'eau de plusieurs usines, s'était trouvée arrêtée soudain par l'immense quantité de matériaux qui opposaient à son cours une digue infranchissable. Elle se répandit en conséquence dans les terrains avoisinants au-dessus du viaduc et cessa de couler au-dessous. Les premiers travaux de déblaiement eurent pour but de lui frayer un passage; mais cela ne put être fait assez tôt pour que de nombreux filatres nussent par cette rivière ne dussent s'arrêter. Les travaux de plusieurs usines ont donc été suspendus pendant une partie de la matinée depuis Barentin jusqu'à Dieulieu. Aussi de nombreux ouvriers sont-ils venus pendant la première moitié du jour visiter les immenses travaux si rapidement détruits.

Le viaduc qui vient de s'écrouler a été commencé pendant le printemps de 1814. A partir de cette époque, deux ou trois cents ouvriers ont été constamment occupés à sa construction. Depuis quelque temps seulement, les travaux étant presque achevés, il n'était resté qu'une quarantaine de travailleurs.

Cet ouvrage d'art, d'un aspect gigantesque, se composait de vingt-sept arches en briques, ayant chacune 15 mètres d'ouverture et soutenues par vingt-huit piliers, aussi en briques, posés sur des socles en pierres de taille dont quelques-uns étaient assis sur un pilotis. Chaque pilier avait 4 mètres d'épaisseur. La haute élévation était de 52 mètres. Il ne restait plus à poser que les pierres d'entablement du parapet. On achevait les derniers remblais sur lesquels devaient être mis les rails définitifs.

La longueur totale du viaduc était d'environ 500 mètres. Il se dirigeait, en décrivant une courbe, de l'est à l'ouest, inclinant vers le nord, s'appuyant, au côté de Rouen, sur le mont Belair, tout près de l'ancienne chapelle de Saint-Hellier, et se terminant, vers le Havre, à la colline qui encadre la vaste Prairie qui traversait à peu de distance de l'église paroissiale de Barentin.

De cette immense construction il restait à peine le pied des piliers, encore chacun d'eux est-il fendu. L'événement s'étant accompli sans témoins, on n'a pu se rendre compte de ce qui s'était passé que par la position des ruines. Cette position semble indiquer que la voûte qui a cédé d'abord était une des premières du côté de Rouen; les autres, privées de ce point d'appui, sont toutes tombées dans cette direction.

NECROLOGE. — La chambre des pairs et la cour de cassation viennent de perdre M. Zanagiacomi, président de la chambre des requêtes, qui a succombé à l'âge de quatre-vingt-trois ans. M. Zanagiacomi était l'un des doyens de la magistrature française. Il appartenait à cette forte et illustre génération de jurisconsultes savants qui fonda l'œuvre impérisable de nos codes, et qui en appuia plus tard les principes en leur donnant l'autorité de la jurisprudence. Malgré son âge avancé, il le rempli jusqu'au dernier moment ses hautes fonctions avec autant de fermeté d'esprit que de zèle. Par ses doctes travaux, par l'intégrité de son caractère, par son



amour du bien et du devoir, il prendra place dans les souvenirs du Palais parmi ces vieux parlementaires qui surent parler à la royauté absolue le langage de l'indépendance, et qui surent allier aux vertus du citoyen la conscience, la droiture et le dévouement du magistrat. — Un autre vide s'est également fait dans les rangs de la patrie : M. le Baron de Malaret est mort dans sa soixante-seizième année. — M. de Las-tours, ancien député et vice-président de la chambre dans l'une des sessions de la restauration. — M. Trélu de Monthierry, ancien membre du président de Rennes, ancien maire de cette ville et ancien député. — Et M. Auguste de Bernardy, également ex-membre de la chambre, sont morts dans un âge avancé. — Les lettres ont aussi à enregistrer la mort de l'auteur d'*Obermann*. M. de Senancourt s'est éteint à soixante-quinze ans.

L'Angleterre a perdu une de ses notabilités diplomatiques. Lord Granville vient de mourir à l'âge de soixante-troize ans dans Bruton-street. Granville Leweson Gower, vicomte de Granville de Stone-Perk, comte de Stafford, baron Leweson de Stone et comte Granville, était né le 12 octobre 1775; il s'était marié en 1800 avec la fille du duc de Devonshire; il descendait d'une famille très-ancienne. En 1800, il fut, sous M. Pitt, lord de la trésorerie, ambassadeur de Russie pendant plusieurs années, à l'époque où Napoléon s'efforçait de justifier auprès de l'empereur Alexandre les conquêtes territoriales de la France en Prusse et en Autriche. Il fut ensuite ministre plénipotentiaire à la Haye. Ambassadeur à Paris à l'avènement de lord Grey, le comte Granville resta à ce poste jusqu'à la démission du vicomte Melbourne. On n'a pas oublié à Paris les magnifiques réceptions de l'ambassade d'Angleterre à cette époque. Quoique lancé dans la vie politique par Pitt, le comte Granville était whig; il a soutenu les ministères du comte Grey et du vicomte Melbourne.

Courrier de Paris.

En vérité, la petite chronique des événements du jour et du moment devient d'une invention de plus en plus ingrate et difficile. C'est en vain que nous tournons et retournons notre loggnette dans tous les sens et sur toutes les directions, que pourrions-nous vous apprendre? Et d'abord, malgré l'approvisionnement de la saison et le bénéfice apparent des circonstances, décidément le salon n'offre rien de nouveau et d'imprévu. Il est vrai qu'en ce moment le salon s'agit beaucoup, et qu'il se donne passablement d'occupations; il est vrai encore qu'il déploie le faste de ses préparatifs et de ses programmes, disons même, de ses bals; mais, si le corps s'agit, on dirait que l'âme sommeille et s'engourdit. Est-ce que le salon mériterait tout son esprit dans ses jambes? et qu'il n'y a plus de vives saillies, point d'aventures aussi agréables pour le héros que pour le narrateur, pas une anecdote à glisser entre deux contradanses.

Il n'y a de comparable à cette pénurie de la chronique mondaine, que le silence de la chronique judiciaire. Voilà longtemps, ce nous semble, que Paris n'a goûté la distraction de quelque procès dramatique et retentissant, riche de circonstances aggravantes et de péripéties inattendues. S'il faut en juger d'après les comptes rendus de la *Gazette des Tribunaux*, messieurs les juges doivent bâiller dans leurs chaises curules, et le greffier ronfle sur son procès-verbal. Des voleurs à la tire et au bonjour, des escamoteurs de clyso-pompes; voilà des scélérats bien maladrés et des criminels singulièrement primitifs, et assurément nous ne leur ferons pas l'honneur d'une mention.

Si donc il y a eu un événement digne d'être signalé dans le courant de cette semaine, c'est, sans contredit, la représentation de *Diogène* à l'Odéon, et nous vous y conduirons tout de suite.

Diogène le cynique était le fils d'un banquier de Sinope; accusé d'avoir fabriqué de la fausse monnaie, il s'enfuit à Athènes. Ce n'est pas que Diogène fuyait, poursuivi peut-être injustement, ce n'est pas le jeune Sinopien agrippé par le malheur et déjà désenchanté, que nous montre M. Félix Pyat dès les premières scènes de son drame. Diogène est plein d'enthousiasme et de bonne volonté, il a ses rêves et ses illusions de vingt ans; il est pauvre, obscur, sans appui ni amis, mais il est hardi, robuste, alerte, prêt à tout et dévoué à tous, et surtout à la patrie; donc, Diogène sera soldat; mais un soldat qui passe et mendie le dégoûte de la profession des armes. Soyons ouvrier, se dit-il, — un ouvrier qui tombe au même instant du toit voisin, lui ôte le goût du métier. Alors il s'écrie : Si j'étais poète! et tout aussitôt il rencontre Sophocle, octogénaire, que ses fils traînent au tribunal comme fou; — sculpteur et il court chez Phidias, — mais Phidias est en prison, sans l'accusation d'avoir volé l'or consacré par la république à la statue de Pallas. — Alors, je serai philosophe, — et Platon se présente, quêtant pour l'achat du coq dévoué à Esculape par Socrate mort de la ciguë. — Diogène s'enveloppe de son manteau, et jette un quèteron sa dernière obole. — Ainsi, partout autour de lui, il n'a vu que des dévouements méconnus, le génie persécuté, et le mal triomphant. Cependant, il fait vivre et subsister au milieu de ce monde qu'il déteste et maudit; la nécessité va peut-être avoir raison de ce philosophe improvisé, et l'obliger à courber la tête. Lorsque, sous ses yeux et à sa portée, un pauvre chien vient tout frugalement faire son repas, et s'endort libre et sans souci sur la vaine publicité. Diogène ne se dit plus : Je serai soldat, ouvrier, artiste, poète, philosophe; il se dit : Je serai chien, ou cynique; et voilà ce que M. Pyat a intitulé son prologue.

Cet acte préparatoire est bien posé, vil, rapide, d'une invention heureuse. Nous n'avons pas besoin d'une exposition plus étendue; nous connaissons Diogène et les mobiles qui le feront agir, et nous allons le voir à l'œuvre.

Tout à l'heure nous avions pour théâtre de l'action les Propylées, l'Acropole et le Parthénon; c'était le temple d'Hercule et l'autel de la Liberté; nous étions en plein agora. Voici maintenant le gynécée, les lits de pourpre, les couronnes de roses, les amphores ruisselantes, les sons de la lyre et l'ivresse des parfums. Voici les grandes illustrations d'Alcibiades et ses beautés les plus éclatantes : un poète, c'est Euripide; un orateur, c'est Démosthène; un philosophe, c'est Platon; et Lysippe le sculpteur, et l'athlète Mion, et enfin Alcibiade. N'est-ce point vous dire que nous sommes chez Aspasia? La Nîon d'Athènes a perdu Périclès, et chacun de ses illustres contemporains aspire à le remplacer; mais la dédaigneuse Aspasia est sourde à toutes ces provocations intéressées. Quelle passion nouvelle réchauffera le cœur de la courtisane blasée et quelle fantaisie pourra réveiller ses sens? Devant l'éloquence, le génie et la beauté, devant toutes les splendeurs de l'esprit et les magnificences du luxe et des arts, son cœur est resté insensible. Quel caprice imprévu va rallumer ses desirs et piquer sa curiosité? C'est Diogène, voilà l'amant qu'elle vient de rêver et que son imagination courtise par avance. Il est laid, il est pauvre, odieux à tous; c'est un rustre, un butor, un oisif; mais de plus pour que la belle Aspasia s'entende dans son caprice et qu'elle coure avec empressement chez Diogène, qui a refusé brutalement de venir la trouver.

Nous voici donc devant le tonneau de Diogène. Que de monde à ses côtés et autour de lui! Jamais prince n'out une pareille cour; jamais ministre ne vit son audience plus assié-gée par la foule des clients. La mauvaise lueur du cynique est si éloquent et les conseils qu'il donne sont si désirés; c'est ici que Diogène prodigue les mots et les allusions historiques qui l'ont rendu célèbre. « Je cherche un homme ! » s'écrie-t-il en élevant sa lanterne. Et voilà qu'il a trouvé une femme! Nous son coup de croc et sous son coup de dent, le cynique a senti palpiter, fléchir et succomber l'impérieuse et folle courtisane. A la voix de Diogène, Aspasia jette ses colliers, ses brillants, ses perles et déclare le voile précieux qui la couvre, et à son tour voilà le philosophe ébloui et vaincu. Il avait bravé le froid et la faim, les outrages, l'approbation et la misère, un regard d'Aspasia a renversé tout cet échafaudage de philosophisme. Voici Diogène épris d'Aspasia et Aspasia amoureuse de Diogène. Le drame est fini, et c'est le tour de la comédie.

Et en effet, nous entrons tout à coup et sans nous y attendre dans le monde des travestissements, des débits amoureux, des pères dupés et des entremetteuses; les billets doux circulent, on se donne des rendez-vous, il y a des quiproquos. La pièce pourrait changer de titre et les personnages troquer leurs noms contre des appellations plus modernes. Aspasia, sur les conseils de Laïs, envoie un rendez-vous à Diogène; mais l'heure du rendez-vous sonnera pas pour le cynique. Alcibiade, le lion d'Athènes, blâmé dans le tonneau du philosophe, attrape le message et le message, et arrivé dans le boudoir de la courtisane, qui le trouve-t-il? Clinias, son propre père, qui, ayant appris les fredaines du jeune voluptueux, est accouru chez Aspasia pour l'accabler d'injures, ainsi que tout à l'heure faisait Diogène, et qui, à la vue de la belle légitime, s'en éprend comme un vieuf fou et se met à lui courir fleurette. L'adresse de la courtisane fait tomber le père et le fils dans un de ces pièges qui foisonnent dans nos vieilles comédies. Clinias et Alcibiade, fourvoyés dans un têt-à-têt nocturne, se prennent réciproquement pour la beauté qu'ils pourchassent... « Comment, pendard, c'était toi ! — Eh quoi ! mon père, c'est vous ! » Aspasia ne sera ni à l'un ni à l'autre, car pour Aspasia il n'y a plus ni richesse, ni grandeur, ni beauté; désormais elle est toute à celui qui lui a révélé la lumière, la vie, l'amour !

Aspasia humanitaire a détrôné Aspasia courtisane. Vous concevez la joie et les transports de Diogène, qui nécessairement rôde dans les environs. « Merci, femme valetuse ! s'écrie-t-il, elle m'aime! elle m'aime ! O Cynérite, tu ne m'en diras plus, ô esclaves ! nous ne serez plus esclaves. » Il est évident que Diogène, reconcilié avec l'humanité, va la régénérer. O mon philosophe, dirons-nous à notre tour, voilà une bien grande affaire et celle qui donnera de l'occupation; mais avant de régénérer les autres, es-tu bien sûr de toi-même et de ta propre métamorphose? Si tu allais retomber dans tes premières incartades, c'est-à-dire dans les violences et les écarts de ton cynisme; présentement toute ta philosophie, toute ta sagesse, c'est pas-tu la porte dans un fil de sa robe, que ce pli effarouché que cette robe retombe, et voilà ta philosophie qui décroche et se casse le nez. Et pour cela, mon Dieu, pas n'est besoin d'une infidélité ou d'un caprice de la courtisane, une invention traîtresse d'Alcibiade suffira. Alcibiade en effet a gagné avec de l'or l'avocat Hyperbolus, et cet homme, aussi vertueux qu'éloquent, vient accusé Aspasia d'avoir violé le vœu de chasteté qu'elle avait fait à Diane, dans des intentions matrimoniales avec Diogène. Le philosophe apprend cette fâcheuse nouvelle au moment où il quêtait tranquillement des voix sur la place publique à l'effet d'être nommé archonte, et tout aussitôt notre cynique retombe dans ses fureurs et, comme dit Alcibiade, dans ses accès de chien. Dans sa rage, Diogène trouve des cris éloquentes et des hurlements de lion blessé. On dirait l'écumé du *Timon* de Shakspeare que M. Félix Pyat a recueillie et qu'il a transvasée dans sa prose. En vain Aspasia se défend de toutes ses forces et appelle les dieux en témoignage de son innocence; pour unique réponse, Diogène évoque ses genouilles et son tonneau; et en dogme grondant et qui a bonne envie de mordre, il va se recoucher dans sa niche. Ne vous semble-t-il pas qu'il est temps enfin de confondre l'imposture et l'imposteur? Voici comment Aspasia elle-même se justifie : une femme voilée s'arrête devant l'arçonne, et désignant l'accusateur : « Cet homme est un voleur, dit-elle. — Tu donc m'accuses de vol ? répond l'avocat. — Mais j'ai nié et la femme voilée, tu n'as volé un bracelet, cette nuit ni morte et chez moi. — Mais j'ai passé la nuit chez Aspasia et je ne te connais pas. — Me reconnais-tu maintenant? — Et elle écarte son voile. — Non, je le vois

pour la première fois. — Jure-le. — Je le jure ! — Je suis Aspasia. » Hyperbolus, convaincu par d'importe, est condamné à un silence perpétuel, et on lui coupe la langue pour plus de sûreté. Il y a donc quelque chose de vrai dans le monde ! s'écrie alors notre Diogène, décidément repentant et marié. — Hé ! y a l'amour et la vertu d'un cynique, répond Aspasia. — Hé ! m'a-t-on ni l'autre; car qu'est-ce que l'amour du cynique, sinon la passagère frénésie des sens; et sa vertu est-elle autre chose qu'une négation jalouse et féroce.

Maintenant et pour nous résumer, qu'est-ce que le *Diogène* de M. Pyat? Un pamphlet dialogué avec verve, où l'on trouve de l'esprit, de la grâce, de l'énergie, du bon et du vrai, à côté de quelque exagération et exagération, l'écueil ordinaire tout pamphlet. — Le succès a été grand, et il est mérité. Samedi prochain, *l'Illustration* reviendra sur la mise en scène et sur les acteurs, et leur donnera à tous un coup de crayon.

Après cette longue analyse, nous retournerons à nos moutons, c'est-à-dire aux bruits et annonces du jour; mais auparavant, envoyons dix lignes de félicitations à M. Cogniard frères et à leur charmant ballet fantastique, *Trilby*, que le théâtre de la Porte-Saint-Martin a dansé samedi dernier au milieu des *bruits* ! des applaudissements et d'une pluie de bouquets. Trilby, c'est le lutin de Noddy; ce sont ses invocations, ses caprices et ses *lutineries*, arrangés pour les jambes de ces dames, et traduits par les entrechats et les bonds de ces messieurs. Trilby est un sylphe au cœur tendre, un lutin légèrement mélancolique, un petit diable amoureux. Relisez la légende et allez voir le ballet. L'Opéra lui-même ne saurait déployer et mettre en ligne des sylphes plus séduisants, de plus élégants costumes et de plus magnifiques décors.

Vous voyez bien que la danse commence à être en vogue partout; les théâtres l'annoncent, les journaux le disent, et c'est le salon qui le prouve. Paris n'est plus qu'un danseur, et nous voilà lancés dans une chaîne des dames dont il est difficile de voir et de prévoir la fin. Hier, la politique et la Bourse, les ministres et les hauts financiers sautaient chez M. Salomon de Rothschild; avant-hier, M. Léon Pillel, le directeur de l'Opéra, avait ouvert ses salons à l'élite des hommes de lettres et des artistes de la capitale. Cette première des six fêtes dansantes que donnera, cet hiver, M. Pillel, a été dignement inaugurée par Carlotta Grisi, qui a ouvert le bal par une mazurka.

Demain ce sera le tour de M. le préfet de la Seine, et il a déjà envoyé ses billets d'invitation aux douze arrondissements de la capitale. En sa qualité de beau danseur, monsieur le préfet adore les piroquettes; et puis ne faut-il pas qu'un édile fasse de temps en temps danser ses administrés.

Il est aussi grandement question des bals de M. le président de la chambre. Les entrechats de M. de Rambuteau commencent M. Sauzet de dormir, et voilà qu'il se met de la partie. Dans le salon de M. le président, toutes les questions, celles de l'adresse, du Maroc, de l'enseignement, de tout ce qu'il y a de pas à la grande question de la redowa; la *memorandum* Strauss ou Cellarius efface tous les autres. Dans ses salons, comme à la chambre, M. Sauzet tient à réunir le plus de boules possible. L'exemple a gagné aussi M. Pasquier. M. le chancelier va déposer la simarre et revêtir son costume galant et de circonstance. Les billets d'invitation sont déjà partis; l'envoyé du Maroc a reçu le sien sur papier de Chine. Cette ardeur juvénile de M. Pasquier étouffe un peu de la part d'un chancelier et d'un octogénaire; eh quoi ! il prétend faire danser la patrie, lorsque déjà la patrie a tant de peine à marcher; ce n'est pas qu'elle n'ait possédé ses beaux sauteurs, mais on se lasse de tout, même de piroquettes. Aussi la patrie résiste de toutes ses forces aux velléités dansantes de M. le chancelier; elle en a frémi dans tous ses rhumatismes.

Cependant les bals par souscription feront aussi leurs récoltes d'amateurs et secourront comme par le passé une multitude d'infortunés. A côté du bal des artistes dramatiques, citons le bal des artistes peintres qui sera donné le dernier jour de ce mois, il a aussi pour but de fonder une caisse de secours et de prévoyance à l'usage des peintres, graveurs, architectes, sculpteurs et dessinateurs, frappés par l'âge ou la maladie. On attend de merveilleux résultats de cette confraternité bienfaisante; le montant des recettes converti en rentes sur l'Etat offrira bientôt, nous n'en doutons pas, d'abondantes ressources aux misères d'une classe si digne d'intérêt. En attendant que le présentement cette justice anonyme se régularise et puisse être distribuée, le comité a ouvert dimanche dernier, au bénéfice de la caisse sociale, une exposition de tableaux dans le local de la Galerie des Beaux-Arts, boulevard Bonne-Nouvelle. Là se trouvent réunies des toiles de MM. Florace Vermet, Delarocbe, Hersent, Scheffer, Cogniet, et d'autres maîtres écarts. On y a fait un spectacle et comme une autre *tribuna* aux œuvres de M. Ingres. L'illustrateur, qui comme on sait, s'obstine à boudier l'exposition annuelle du Musée, a mis à la disposition du comité onze de ses chefs-d'œuvre au nombre desquels nous citerons la *chapelle Sixtine*, *Plinius V*, et les portraits de MM. Bertin et Mûller. A côté des illustrations vivantes, figurent aussi les œuvres de leurs aînés, Greuse, Gérardin, David, Prudhon, Gros, Guérin et Gérard.

A propos de Musée, et puisque nous nous avons entamé le grand chapitre des recommandations, connaissez-vous un autre musée, situé dans le voisinage du précédent, et qui porte le nom de son fondateur, M. Lambert? Il est aussi peintre et sculpteur à sa manière; mais à M. Lambert il n'est besoin ni du pinceau ni du ciseau; un simple tube de verre lui suffit pour créer des merveilles. Sous les doigts industrieux de M. Lambert, vous voyez naître, se modeler, j'ai presque dit, revivre et respirer, les plus charmants objets du monde, des lettres et des fleurs; on ne saurait croire à quel point le verre se plie à tous les caprices d'invention qui passent par le cerveau de M. Lambert; rien ne coûte à son adresse et à son habileté. A la dextérité de l'artiste il joint le savoir du naturaliste, et dans le même instant, il évoque à vos yeux enchantés et secouera d'une main prodigieuse les

plantes et les animaux, une rose et un lion, une violette et un papillon, un figre et des poignées de roséda. Le procédé qu'emploie M. Lambourg dans ses manifestations vous semblera prodigieux, il n'est simple que pour l'exécutant : M. Lambourg tient dans ses mains les deux extrémités d'un

tube coloré, il en chauffe une partie jusqu'à ce qu'elle devienne presque liquide, et maintenant demandez à ce sorcier tout ce qu'il vous plaira : sorcier, c'est le mot ; car assurément, au moyen de ce tube, M. Lambourg eût été brûlé comme tel, lui et ses produits ; aujourd'hui, on admire le sorcier, on

jouit de ses œuvres et on s'en amuse ; ajoutez encore que toute cette sorcellerie est à la portée de toutes les bourses : bénéfice clair et net pour tout le monde.

— Dimanche dernier une grande solennité religieuse a eu lieu dans la belle chapelle du couvent des Oiseaux à Paris,



(Ordonnation de l'évêque de Luçon, dans la chapelle du couvent des Oiseaux, le 4 janv. 1846.)

en présence d'un auditoire choisi, Monsieur Mathieu, archevêque de Besançon, a sacré le nouvel évêque de Luçon.

Un de nos artistes a reproduit, pour nous, un des principaux épisodes de cette longue et curieuse cérémonie dont la description reviendrait à une plume moins profane que celle du Courrier de Paris.

cription reviendrait à une plume moins profane que celle du Courrier de Paris.

Une retraite religieuse au bague de Rochefort.

Nous avons reçu, il y a quelques jours, d'un détenu du bague de Rochefort, le nommé Clément, employé à la pharmacie des chaudières, un long article intitulé : *Une retraite religieuse au bague de Rochefort*. Deux dessins et un portrait faits avec un talent remarquable par l'auteur même de l'article, étaient joints au texte. Nous publions ces dessins et le portrait qui ont été reproduits sur bois avec une fidélité scrupuleuse par nos plus habiles artistes. Malheureusement l'article est trop long pour être imprimé en entier : nous nous trouvons obligé de le réduire de plus de moitié ; mais en l'abrégeant, nous avons essayé de lui conserver autant que possible, son caractère original, nous nous sommes souvent servi de ses propres expressions. Il nous a paru que, racontée avec cette naïveté un peu emphatique d'un homme qui a éprouvé de vives émotions et qui n'a pas l'habitude d'écrire, la *Retraite religieuse au bague de Rochefort* offrirait une lecture plus intéressante. C'est le détenu sous le numéro 12,273 qui fait le récit suivant :

tête, mes frères : relevez-la, me amis... si vous avez l'amour du bien et le repentir dans le cœur ; car, croyez-le bien, quand

cruele expiation, et comme l'a dit un savant jurisconsulte, souvenez-vous que le repentir atténue toutes les fautes et convient à toutes les positions. »

Dans le courant du mois de juin dernier, les forçats du bague de Rochefort furent avertis qu'ils seraient réunis le lendemain soir dans une des salles (dite Saint-Antoine) pour entendre un sermon que se proposait de leur adresser M. l'abbé Larroque. Les autorités supérieures de la ville, MM. les directeurs des ports, des constructions navales, de l'artillerie assistèrent à ce sermon. L'illustrateur obtint un succès inespéré. Les forçats l'écoulaient avec une religieuse attention. L'effet de son éloquence fut tel, que la plupart de ses auditeurs étaient émus jusqu'aux larmes. Les pleurs qui inondaient ces visages pâles et flétris prouvaient qu'en payant leur terrible dette au mauvais génie de l'humanité, ces infortunés n'avaient point fait abnégation de tous leurs vertueux. Un voyant leur contrition, M. Larroque s'écria : « Relevez la



(Portrait de M. l'abbé Larroque. — D'après un dessin du détenu Clément.)

vous serez libres, il ne peut y avoir qu'un misérable, qu'un lâche, qu'un être dégradé qui puisse vous reprocher votre

Le lendemain, M. l'abbé Larroque reçut plusieurs lettres écrites par des forçats, remplies des marques de la plus vive admiration et empreintes du cachet d'un véritable bonheur religieux... Ces hommes flétris, abandonnés, oubliés, ces nouveaux parias que la société repousse, que l'opinion publique calomnie souvent, prièrent ce vénérable ministre du Dieu de miséricorde de revenir parmi eux, le troupeau égaré, pour les ramener au bercail, les encourager, les consoler...

La voix du pêcheur fut entendue, et le pasteur revint.

Il revint ce bon père, au milieu de ses enfants, qui encore tout émus et sous le charme de son éloquent parole, se purifiaient au creuset du malheur ; il revint dans ce réceptacle de fanges sociales pour trier le bon du mauvais ; il revint, et son arrivée fut saluée par des chants religieux... Ces bouches qui tant de fois blasphémèrent, entonnèrent un saint cantique ; ces yeux presque éteints par les fatigues et les misères se ranimèrent pour le remercier avec des regards de reconnaissance et d'amour, et, à la douce influence de la vertu, ces fronts penchés, humiliés, abattus, se relevèrent, — comme il le leur avait prédit cinq mois auparavant — pour se tourner vers Dieu et le bénir.

Le 25 octobre 1845, M. l'abbé Fillon, leur bon aumônier, leur annonça cette heureuse nouvelle. M. l'abbé Larroque n'arriva que le 4 novembre : dès le lendemain la *retraite* commença à la salle Saint-Antoine.

Un autel avait été dressé au milieu de cette salle, du côté droit des piliers qui la partageait en deux parties égales. Une chaire à prêcher s'élevait en face ; à la droite de la chaire se tenaient les forçats qui s'étaient exercés depuis quelques

jours à chanter des cantiques. A gauche des places avaient été réservées aux autorités supérieures et aux habitants de la ville. Les autres orateurs étaient assis sur leurs bancs. Malheureusement ils ne purent pas assister tous à ce premier sermon, la salle se trouva trop petite.

pour le supplier de les purifier et de les bénir... Ce fait, inouï peut-être, ne prouve-t-il pas que les coërcitifs poussent les mal-

Quinze jours se passèrent ainsi dans le recueillement le plus profond, dans la joie la plus pure, dans le bonheur le plus parfait, car ce bonheur, cette joie, ce recueillement, avaient pour principe la vertu, c'est-à-dire Dieu !

Le 18 novembre eut lieu la clôture de la retraite.

Des que le jour parut, les condamnés qui devaient assister comme communians à cette solennité firent quelques frais de toilette. L'un mit une cravate propre à son cou, l'autre nettoya sa chaussure et ses pauvres vêtements. Celui-là arrangea avec quelque symétrie les rares cheveux que les sévères prescriptions du baigne lui permettent de porter.

M. Bernard, commissaire des chiourmes, toujours plein de bonté pour les forçats, ne voulut pas qu'ils s'approchassent de la sainte table accouplés deux à deux. Il fit couper toutes les chaînes sans en excepter les doubles.

Quand l'heure de la messe fut sonnée, tous les forçats du bagne de Rochefort, les communians en tête, se rendirent, deux à deux, dans l'ordre le plus parfait, au hanger qui avait été transformé en chapelle.

A huit heures un quart, la cérémonie commença. Nous en empruntons le touchant récit au numéro du 20 novembre du journal la Charente inférieure.

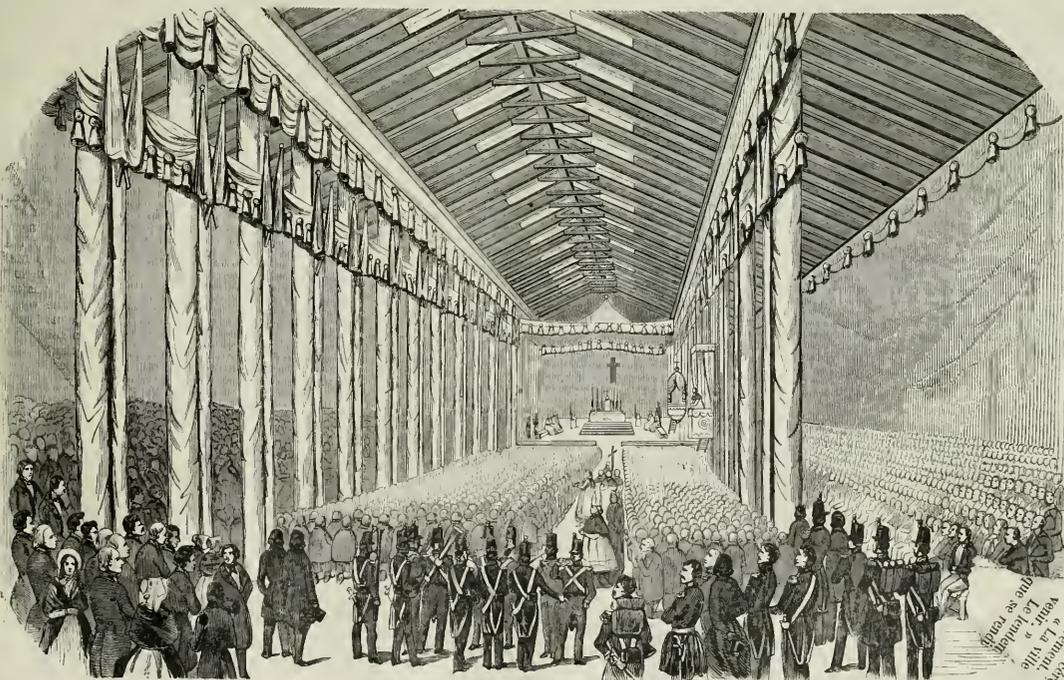


(Prédication faite aux forçats de Rochefort par M. l'abbé Larroque, dans la salle Saint-Antoine. — D'après un dessin du détenu Clément.)

et 600 criminels que la société a bannis de son sein, qu'elle maudit peut-être... se sont religieusement agenouillés aux pieds du Dieu de miséricorde

heureux au désespoir et au crime, tandis que les généreux réactifs les ramènent au repentir et à l'amour du bien.

empruntons le touchant récit au numéro du 20 novembre du journal la Charente inférieure.



(Clôture de la retraite des forçats, à Rochefort. — D'après un dessin du détenu Clément.)

Une salle immense avait été disposée dans le port pour la cérémonie. Décorée avec autant d'élegance que de simplicité,

elle avait pris la forme d'une vaste basilique, avec son sanctuaire, sa nef, ses bas-côtés. Dans le chœur et autour de l'au-

tel étaient rangés MM. les ecclésiastiques de Rochefort et plusieurs autres qui étaient venus de la Rochelle et des en-

sur tout
sacré
à La
ville
qui se
rouvri

viens; dans la nef de gauche se trouvaient placés, suivant leur rang, MM. les officiers de l'état-major, ayant à leur tête M. l'archiprêtre maritime, les hauts fonctionnaires, les officiers de la marine et de la ligne, les employés des divers administrations, un grand nombre de dames, et enfin une foule considérable attirée par la circonstance.

« Les forçats étaient placés dans la grande nef latérale; leur attitude était calme et religieuse; tout prêtait à cette réunion un caractère grave et imposant.

« La cérémonie a commencé vers huit heures et quart; elle était présidée par monseigneur Donnet, archevêque de Bordeaux, dont le zèle infatigable avait accueilli avec empressement cette occasion de consoler des malheureux. Le prélat devait se rendre à pied et être reçu dans le port par les autorisés avec les honneurs dus à son rang; mais le mauvais temps s'y est opposé: une pluie battante n'a cessé de tomber pendant toute la matinée. Descendu de voiture à la porte de la salle, transformée en chapelle, monseigneur l'archevêque y a été reçu par MM. les aumôniers et le clergé.

« Il a revêtu les ornements pontificaux et s'est placé sur le trône qui lui avait été préparé. Là, il a été harangué par M. l'abbé Courcelles, vicaire général, qui avec autant de délicatesse que de conviction et d'arguments, a remercié le vénérable prélat de ce qu'il venait, en l'absence de monseigneur l'évêque de la Rochelle, retenu à Paris pour affaires du diocèse, à ajouter à cette solennité un nouvel éclat par sa présence. Le prélat a répondu avec dignité; il a remercié à son tour les autorités de l'avoir invité à venir présider cette intéressante cérémonie. Les premières paroles du prélat ont ému tous les cœurs qui attendaient encore de bien douces émotions.

« La messe a commencé pendant que les forçats chantaient en chœur des cantiques, entre autres celui-ci composé par l'un d'eux, et qui commence par ces mots :

Relève-toi, pauvre enfant de misère,
Ose lever tes regards vers les cieux;
Vois, près de toi, c'est l'ange du Calvaire,
Il vient pleurer avec les malheureux.
C'est un ami, mon fils, il t'en supplie,
Viens sur son cœur, il te consolera.
Pauvre forçat, entends la voix qui crie:
Reviens à Dieu, Dieu le pardonnera.

Pourquoi, mon fils, détournes-tu la vue?
Pourquoi ce front soucieux, abattu?
Aurais-tu dit: Oui! mon âme est perdue;
Je suis maudit... et l'enfer a vaincu...
Ah! loin de toi cette pensée impie;
Un mot d'amour, et l'espoir renaitra!
Pauvre forçat, etc.

« Après chaque strophe, M. l'abbé Larroque, en chaire, récitait à haute voix des actes pour préparer à la communion. Ces actes, empreints des plus vifs sentiments, étaient bien propres à inspirer à ces âmes flétries par le crime et régénérées par la pénitence, les plus nobles desirs de réparer leurs offenses. Le pieux orateur était ému jusqu'aux larmes, et son élan était partagé par tout l'auditoire. Le moment de la communion est venu, et c'est alors surtout qu'on a remarqué dans cette nombreuse assemblée un sentiment général de surprise, d'intérêt et de charité toute chrétienne pour ces pauvres êtres considérés jusque-là comme le rebut de la société.

« Cinq cents forçats au moins se sont présentés à la table sainte et plusieurs l'ont arrosée de leurs larmes.

« Quel moment solennel!

« La tempête agitant avec fracas les abords de l'enceinte sacrée, la pluie tombait par torrents, la trompe était à son poste, l'autorité veillait, fidèle à son mandat, et de lourdes chaînes liaient encore aux yeux des hommes ceux dont l'âme était déliée devant Dieu des chaînes du péché.

« Les loups étaient transformés en agneaux!
« Les chaînes de fer leur étaient devenues bien légères, une pensée seule occupait les forçats repentants, c'était le bonheur de recevoir leur Dieu après l'avoir tant de fois outragé en tant et tant de manières.

« La religion, toujours si grande, semblait en ce moment l'être encore davantage, et le calme profond qui régnait autour de l'autel contrastait singulièrement avec les éléments qui semblaient déchaînés au dehors.

« Après la messe, monseigneur l'archevêque est monté en chaire, et, adressant aux forçats des paroles pleines de force et de bonté, il leur a fait vivement sentir le changement merveilleux qui venait de s'opérer dans leur âme et la nouvelle grâce qui allait leur être conférée dans le sacrement de confirmation.

« Deux cent cinquante forçats ont été confirmés pendant que la musique militaire exécutait avec une précision remarquable divers morceaux religieux.

« La confirmation donnée, le prélat a de nouveau adressé quelques paroles aux forçats qui venaient d'être comblés de tant de faveurs spirituelles et leur a donné sa bénédiction; puis, à la prière de M. l'abbé Larroque, monseigneur a donné aussi sa bénédiction aux forçats qui n'ont point voulu participer aux exercices de la retraite: ce qui lui a donné lieu de leur adresser quelques paroles pathétiques et toutes fraternelles, en leur faisant ressortir la sollicitude et la sagesse de l'abbé Larroque, et leur a laissé entièrement libres de partir de la retraite.

« L'espérance de les voir bientôt changer de égarements passés et revenir à de

« L'exaspération a produit une vive impression

« L'attente s'est terminée par la bénédiction du saint

« de Rochefort en son retour longtemps le sou-

« vain de cette cérémonie, monseigneur l'archevê-

« au bagne, et il visita toutes les salles accompa-

gnés de son grand vicaire, de M. l'abbé Larroque, du curé de la paroisse Saint-Louis, des aumôniers de la marine et des divers ecclésiastiques qui avaient confessé les forçats. Dans chaque salle il adressa aux détenus une allocution qui produisit sur eux une émotion profonde. Partout sur son passage, retentirent les cris : « Vive monseigneur, vive M. l'abbé Larroque, vive notre bon commissaire. »

Aucun des condamnés de la salle des doubles chaînes n'avait sollicité les secours de la religion. « Accordez-moi une petite grâce, leur dit monseigneur l'archevêque, faites avec moi une courte prière. » Et, en disant ces mots, il se mit à genoux sur les dalles. Tous les forçats, qui se trouvaient présents, l'imitèrent. A la salle d'épreuves, deux condamnés lui adressèrent, au nom de leurs camarades, des remerciements d'une naïveté touchante. En entrant dans cette salle où il respirait, dit-il, un parfum de repentir, qui soulageait le cœur, il éprouva une si vive émotion, à la vue d'une chapelle improvisée par les condamnés, que ses yeux se remplirent de larmes. Enfin, avant de quitter le bagne, il voulut visiter dans son chariot le forçat Hébert qui venait d'être condamné à mort et dont la peine a été depuis commuée en une détention perpétuelle.

M. l'abbé Larroque, en prenant congé des forçats du bagne de Rochefort, leur a dit avec cet accent touchant et persuasif qui lui seul possède : « Adieu, mes pauvres amis, je reviendrai parmi vous comme un père au milieu de ses enfants; en partant, je veux vous laisser un souvenir immortel de notre bonne intelligence, et ce souvenir est la croix de notre divin Sauveur, je la confie à votre garde, souvenez-vous que votre fidélité attirera sur vos têtes la toute miséricorde de son céleste père. »

Ce souvenir, légué aux forçats de Rochefort par M. l'abbé Larroque, a été placé dans toutes les salles du bagne; dans chacune d'elles, un condamné est chargé de réciter la prière matin et soir : et tous en presque tous chaque matin et chaque soir font retentir, sous les voûtes de leurs tristes demeures, de saints cantiques en l'honneur du Dieu qui pardonne.

Chronique musicale.

THÉÂTRE-ITALIEN. — *Il Proscritto*, opéra sérieux en quatre actes, musique de M. Verdi. — M. Limander. — Concerts du Conservatoire. — Madame Viardot. — M. Wallace.

Ce proscrit n'est autre qu'Hernani, ce sombre et terrible Espagnol qui fit tant de bruit au Théâtre-Français vers l'an 1829. On connaît le tendre penchant qui entraîne les musiciens italiens vers les héros de nos tragédies, drames et mélodrames. Tous ceux dont la renommée se répand au loin et parvient à passer les Alpes, ne tardent guère à nous revenir ornés de triècles et de doubles croches, et escortés d'un bruyant cortège de timbales, grosses caisses, cymbales, trombones et cornets à pistons. C'est en quelque sorte la consécration de leur gloire. Si j'étais auteur dramatique, je serais profondément humilié de n'être pas mis en musique par les Italiens.

Mais M. Victor Hugo n'est pas de cet avis. Il ne veut être applaudi qu'en français, et les acclamations les plus enthousiastes des *dilettauti* ne lui inspirent que du dédain. Toutes les avances de la muse italienne n'ont rencontré chez lui qu'une froideur intraitable. Crnel !... mais enfin celaquo homme a ses goûts, qui échappent à la discussion, et ses droits, qu'il faut respecter. M. Victor Hugo n'aime pas la musique; c'est un malheur... pour lui, bien plus encore que pour la musique. Il ne veut pas qu'on le chante : tant pis pour lui.

On a donc été forcé, pour faire connaître au public de Paris la partition du compositeur milanais, de dénigrer tout soit par le fable dramatique dont il s'était inspiré, et d'affaiblir ses héros de noms postiches, Charles-Quint est devenu le signor Ritti, patrien de Venise, lequel est nommé doge à la fin du premier acte. Ruy Gomez de Silva a pris le dalmatien d'un soubrette, mais il n'en est pas moins radoteur ni moins grégeois pour cela. Il est seulement un peu plus absurde; car donna Sol, qui s'appelle maintenant Elvire, est sa fille, et l'on ne voit pas trop pourquoi il veut absolument tuer son genre. Il y a des beaux-pères très-riches, mais il n'y en a guère d'aussi courageux. Hernani est nommé Oldrado, et l'arrangeur du livret, remarquable fort judicieusement que Venise est un port de mer, a fait du chef de bandes espagnols de M. Hugo un chef de pirates, ce qui ne paraît de sa part un grand effort d'imagination. A cela près, l'action se développe dans le *libretto* comme dans le drame, et vous ne dispenserez, je l'espère, de vous raconter ce que vous savez d'avance aussi bien que moi. Ce qui importe par-dessus tout dans un opéra, c'est la musique; parlons donc de la musique, et laissons M. Victor Hugo bousiller dans son coin avec ses personnages qu'on lui a rendus, puisqu'il voulait absolument les garder.

Il y a de *Nabucodonosor* à *Ernani* un progrès incontestable. La pensée de l'auteur est plus nette dans cette dernière partition, et se développe mieux. Son instrumentation est un peu moins tapageuse, et a pour les voix plus d'égards. M. Verdi n'y prodigue pas encore les mélodies, mais il s'en montre déjà moins avare. D'ailleurs, toutes les qualités qu'on avait applaudies dans son premier ouvrage se retrouvent dans celui-ci, et quelques-unes sont considérablement augmentées.

Son style a encore plus de force, de hardiesse et d'éclat. Ses dispositions vocales sont aussi habiles qu'heureuses, et il s'éleve, dans les morceaux d'ensemble, à des effets d'une très-grande puissance. Le finale à sept voix du premier acte a transporté la salle entière, et a été couronné d'applaudissements. Le chant en est large, plein de caractère et d'énergie; quelques détails bien trouvés, et ingénieusement placés, ont soutenu l'intérêt jusqu'à la dernière cadence. L'auteur qui termine le troisième acte brille moins par l'inven-

tion peut-être, mais il a encore beaucoup de mérite, et produit un grand effet. C'est dans ces mélodies lentes et qui se développent avec gravité que triomphe surtout M. Verdi. L'allegra va moins bien à sa nature; presque toutes ses strophes sentent la gêne et l'effort; le chant en est pénible et tourmenté, et lorsqu'il parvient à y éviter la trivialité, on doit estimer qu'il a remporté une grande victoire.

Indépendamment des deux finales, on a remarqué au premier acte un bon duo chanté par dona Sol et Charles-Quint, on, si vous l'aimez mieux, par Elvire et Ritti; la cavatine de dona Sol dans les deux parties sont également bien trouvées; au second acte, un petit duo entre l'Oldrado et son amant, dont l'effet vocal est assez agréable, et dont l'accompagnement est fort original; au troisième acte, la scène de la conjuration, morceau taillé sur un patron assez commun, et qu'il ne faut pas comparer à la conjuration des catholiques dans les *Huguenots*, mais celle des émirs dans le *Crociato in Egitto*, ni surtout à celle des Suisses, dans *Gaillaume-Tell*, mais qui pourtant est traité avec une certaine vigueur, et fait un grand bruit qui n'est pas trop désagréable; au quatrième acte, le trio final, où il y a beaucoup de mouvement et de puissance.

L'exécution de cet ouvrage n'est pas complètement satisfaisante. Mademoiselle Thérèse Brambilla joue l'audace, l'énergie d'expression et le grand style dont elle a déjà fait preuve dans *Nabucodonosor*, mais la musique d'*Ernani* n'a pas été écrite pour sa voix, et l'on s'en aperçoit de temps en temps. M. Malvezzi, qui remplit le rôle d'Arnaut, manque souvent de style et de savoir-faire; il manque surtout de variété. Il crie beaucoup. J'avoue que la musique de Verdi veut souvent être crüe; mais quelques nuances n'y seraient pas déplacées, et ne lui nuiraient pas. Sa voix est très-belle, et c'est du moins un avantage dont il doit rendre grâce à la nature. M. Dérivis n'est pas aussi heureux sous ce rapport. Cet artiste fait tout ce qu'il peut, et n'obtient pas un succès proportionné à ses efforts. M. Ronconi, si brillant dans d'autres rôles, est terne, flasque, inanimé dans celui de Charles-Quint. Il joint à ce triple inconvénient le malheur de chanter faux presque toujours. Si *Ernani* n'a pas fait, à la première représentation tout l'effet qu'il produira par la suite, c'est surtout à la mauvaise exécution de M. Ronconi qu'on doit s'en prendre.

Tout compte fait, cet ouvrage, à notre avis, ne place pas encore M. Verdi au rang des compositeurs de premier ordre; mais c'est un musicien de mérite qui a de l'éclat et de la puissance, et qui est jeune d'ailleurs et qui s'éleva sans doute plus haut qu'il n'est encore arrivé. On doit faire attention à tout ce qu'il produit. S'il parvient à acquiescer une invention mélodique plus facile; s'il apprend à varier ses effets; s'il joint aux qualités qu'il a déjà un peu plus de sensibilité et de passion, il deviendra certainement un des artistes les plus remarquables de notre époque. Puisse-t-il réaliser cette espérance! Bellini est mort. Rossini a condamné au silence son harmonieuse lyre, hélas! et nous avons lieu de craindre que celle de Donizetti ne soit brisée!

— J'ai une vieille dette à payer à M. Limander; me pardonnera-t-il de n'aquiescer aussi tard? M. Limander est un compositeur belge qui a fait, il y a quelques semaines, exécuter au Conservatoire une douzaine de morceaux de sa façon, une symphonie, une grande ouverture, des chœurs, des duos, des romances, etc. M. Limander est un musicien très-instruit et qui connaît toutes les ressources de son art. Il instrumente à merveille; il est excellent harmoniste et module quelquefois avec une grande hardiesse; sa musique, en général, est empreinte de cette mélancolie rêveuse où se complaisent les imaginations septentrionales. Il y a d'excellentes choses dans les morceaux qu'il a fait entendre, et l'assemblée qu'il avait réunie lui a fait un accueil qui doit l'engager à recommencer.

— La première séance du Conservatoire a eu lieu dimanche dernier. On y a exécuté, indépendamment de deux symphonies, l'air de Beethoven et l'air de Mozart, deux fragments d'un *oratorio* de M. Jasse, dont le sujet est la *Tentation de saint Antoine*. Cette œuvre est pleine de mérite et prouve que M. Jasse est un compositeur habile, et qu'il y a une grande quantité de toutes les ressources de l'instrumentation. On peut regretter seulement qu'il n'ait pas une méthode plus franche et plus variée. Mais on n'en doit pas moins estimer et applaudir le savoir-faire qui distingue son ouvrage et la conscience avec laquelle il l'a soigné dans toutes ses parties.

Ne terminons pas sans adresser un compliment et un regret à M. Alexandre Billet, le charmant pianiste, qui s'est fait entendre une fois, le mois dernier. Il paraît en ce moment l'Italie, mais il nous reviendra avant le printemps.

— Madame Viardot-Garcia vient de jouer avec un éclatant succès, au théâtre impérial italien de Saint-Petersbourg, deux rôles nouveaux, dans les opéras de *Maria di Rohan* et du *Templario*. L'actrice n'a pas d'ailleurs applaudi que la cantatrice. Le premier rôle qui jouera maintenant madame Viardot est celui de la *Favorite*. Une maladie grave, occasionnée par les rigueurs du climat, retiendra mademoiselle Castellani loin de la scène pendant toute la saison d'hiver.

— Le théâtre de Brury-Lanc a donné la semaine dernière la première représentation d'un opéra en 5 actes, intitulé *Mari-tana*, qui a été, à en croire les journaux anglais, très-favorablement accueilli. L'auteur de la musique se nomme Wallace. Il était complètement inconnu à Londres avant cet heureux début qui fait presque autant de bruit que celui de Frédéric David. Sa vie est un curieux roman qu'il se propose, dit-on, de publier un jour. Né en Irlande, en 1815, à Waterford, à sept ans il était déjà un pianiste habile; il vint à Dublin pour perfectionner son talent musical, et à onze ans, il s'engagea comme violon au théâtre royal, à quinze ans il était chef d'orchestre. Madame Catalani et Pacchini lui prodiguèrent à diverses reprises les compliments les plus flatteurs. A dix-huit ans, menacé d'une consumption, il se vit obligé de quitter sa patrie, et s'embarqua pour Sidney. Parfaitement accueilli par le gouverneur, sir John Burke, il donna à Sidney plusieurs

concerts qui attirèrent le beau monde de la colonie; mais ce voyage avait développé en lui une passion qu'il ignorait. L'artiste, devenu touriste, sacrifia pour un temps la musique au besoin qu'il éprouvait de voir le monde et de courir les aventures.

De Sidney il va à la terre de Van-Diemen; de la terre de Van-Diemen, à la Nouvelle-Zélande. Il veut assister à la naissance de la tuberculose. Bassacé de ce spectacle, il se rend dans les Indes-Orientales, où il passe une année entière. Un jour, dans une chasse, un tigre monstrueux s'élança à l'improvise sur son cheval et renversa avec sa monture. Il ne perd pas sa présence d'esprit, se relève, tire son pistolet de sa ceinture, ajuste son ennemi, qui, emporté par son élan, avait été tomber à quinze pas plus loin, le vise à la tête et l'étend roide mort à ses pieds.

De Madrid il vint ensuite à Valparaiso. Puis il donna quelques concerts à Santiago. Il se trouvait dans cette ville lors d'un tremblement de terre qui en détruisit une partie. Traversant les Andes, il se rendit par terre à Buenos-Ayres; mais il n'y resta pas longtemps, à cause du blocus. Il revint bientôt à Santiago. Durant son second séjour dans cette ville, il s'était engagé à aller donner un concert à Valparaiso, au profit d'une famille malheureuse. Il oublie cette promesse, et reste tranquillement chez lui à jouer du violon. Un de ses amis vient le voir et lui rappeler son engagement; mais il n'a plus que douze heures, et cent vingt-cinq mille s'élèvent Santiago de Valparaiso. Sans hésiter, il monte à cheval et part au galop. En changeant onze fois de monture, il put arriver à Valparaiso pour l'heure fixée pour le concert. Il joia sans réclamer l'indulgence du public, sans que personne ait pu douter qu'il venait de faire cent vingt-cinq mille à cheval, d'une seule traite, au galop.

Du Chili, il passa au Pérou. A Lima, il assista à une des batailles que se livraient les Péruviens et les Chiliens, puis, traversant l'Isthme de Panama, il visita successivement le Jamaïque, Cuba, la Havane, le Mexique, les États-Unis, etc. A Mexico, il faillit périr, victime de sa curiosité, dans les cabots de l'inspection. L'édifice construit par les conquérants espagnols a été transformé en salle de concerts. M. Wallace, descendant seul dans les souterrains, s'y perdit, et ne dut son salut qu'à un hasard heureux.

De retour en Europe, M. Wallace parcourut l'Angleterre, l'Allemagne et la Hollande. Il débuta à Londres comme pianiste, dans la saison dernière. Il n'eut pas tout le succès qu'il espérait. Alors il se décida à travailler pour le théâtre. M. Bunn, le directeur de Drury-Lane, eut l'heureuse idée d'accepter l'opéra qu'il venait lui offrir, et si nous en croyons nos confrères d'outre-Manche, *Mariana* promet à l'Angleterre un compositeur distingué.

Une correspondance entre deux étages de la même maison, à Stockholm (1).

AXEL à ANNA. — Que toutes les bourrasques de février fassent rage contre ma fenêtre; qu'elles enlacent et font ce qui m'enroule; que celles soufflent sur moi la pluie, la neige ou la grêle; que mon ocle gende et tempête; que les domestiques se querellent; que les perroquets mécient leurs cris à tout ce vacarme! que m'importe? Le printemps et la paix sont dans mon cœur, le monde est un paradis, tous les hommes sont de bons anges, je suis bien heureux, Anna m'aime! — Et moi, le monde est un enfer, tout est ennemi, Anna m'aimes-tu?

ANNA à AXEL. — Hier j'étais au bal. La danse, la musique, quelques aimables paroles que l'on murmura à mon oreille, rien m'a fait plaisir. Pourquoi? Axel n'était pas là! faut-il une autre réponse à la question, Axel?

AXEL envoie à ANNA des vers et une rose.

ANNA à AXEL. — La rose est dans votre; les vers sont sur mon cœur; pourtant mon cœur n'est pas content. Que désirez-vous donc? Voilà cinq jours que je ne l'ai vu. Si tu pouvais persuader à ton oncle de venir nous rendre visite... Mais je sais que c'est impossible. Allons, paix, calme-toi, esprit tourmenté.

AXEL à ANNA. — Oh! si je pouvais appeler à mon aide un tremblement de terre qui entr'ouvrît les murailles; si je pouvais passer à travers le plancher et tomber à deux genoux à cette place chérie où volent sans cesse toutes mes pensées et tous mes desirs! Pourquoi non? ce serait, après tout, plus possible et plus facile que de décider ce cher, mais obstiné vieillard à se lever de son fauteuil. Voilà plus d'une heure que je me tiens debout à côté de lui et que j'épouse en vain toutes les ressources de mon éloquence pour lui faire entendre raison. A présent nous sommes dans le monde, mon oncle, vivons avec le monde. — Non. — Mon oncle, vous avez l'air soulagé. — Non. — Mon oncle vous, auriez besoin de vous distraire un peu. — Non. — Je suis sûr que si vous parliez un peu poliment avec votre bonne voisine, cela vous ferait du bien. — Non. — Mon oncle, vous touchez tout à fait à l'ennemi. — Non. — Mon cher oncle. — Non. — Mais mon cher oncle. — Non. — Mon oncle! — Non. — Mais considéré et mesuré de l'œil cette clinique de nous, plus inaccessibles que les Alpes ou les Pyrénées, je me suis posé à mon tour quelques questions. Me laisserai-je consumer d'impatience et d'ennui? — Non. — Attendrai-je que le diable me donne la jaunisse? — Non. — Serai-je toujours le très-malade et très-obéissant neveu de mon oncle? — Non. — Chercherai-je les moyens de me passer de sa permission? — Oui.

(1) Cette *Étude* est traduite librement du suédois. L'auteur, Madame Frederika Bremer, a déjà publié, avec beaucoup de succès, un très-grand nombre de romans; presque tous ont été traduits en anglais. Celui qui a pour titre, les *Voisins*, a paru dernièrement traduit en français.

— Verrai-je Anna? — Oui. — Et maintenant tentons l'aventure! en avant! hurrah!.....

AXEL. — «*Ne sortez pas. Fermez la porte. Votre Anna a un rhume, et ne fait point de visites.*» Bien. Mais je veux la voir et je la verrai. Je sais bien ce que je ferai. Je vais descendre et me mettre en faction dans la rue en face de la maison, et si vous ne venez pas à la fenêtre, je resterai là, s'il le faut jusqu'à ce que je sois transformé en borne.

ANNA à AXEL. — Malgré la pluie! Je vous le défends. Ne voyez-vous que la pluie tombe à flots.

AXEL. — Me voici, dans ma chambre, mouillé comme un moi-même! Personne ne peut être plus heureux. Chère Anna! Je vous ai vu! que vous êtes charmante! Vraiment personne ne ressemble autant que vous à la princesse royale, que tout le monde admire. Elle a de grands yeux d'un bleu couleur du ciel; les fens sont peut-être un peu moins grands, mais ils sont du même bleu céleste. Elle a les cheveux noirs, et toi un peu châtains, mais la forme de cette petite tête, de cette tête enchanteresse est tout à fait la même, et quand je songe à ce charmant petit nez, si semblable au sien, si délicat, si fin, si, comment dirai-je? si ensorcelant, oh! alors je suis en extase! je suis... les paroles me manquent.

ANNA. — Mais moi je ne suis pas en extase du tout. Je ne suis pas du tout contente. Je suis contraire, tourmentée. Vous devez être transi de froid, vous aurez gagné un gros rhume, une fluxion de poitrine, une fièvre, peut-être une maladie mortelle. Rester une heure entière exposé à un froid glacial et à un déluge de pluie! Axel, je ne suis pas vous le parlerai.

AXEL. — Nous allons vous rendre visite, ce soir. Mon très-cher oncle et son obéissant neveu vont demander à vous voir. Bien sûr le cher homme pour une si excellente idée. Mais avez-vous sur toutes choses que la porte d'entrée ne soit pas fermée, afin que nous puissions pénétrer assez avant dans l'appartement pour qu'il n'y ait plus moyen de nous renvoyer avec cet étourdissant mensonge: «*Ma maîtresse n'est pas chez elle.*» — Rhume! fluxion! fièvre! oh! bien oui, j'ai la fièvre, mais c'est d'impatience et de joie!

ANNA. — Je mourrais de dépit! L'ennuyé, l'insupportable M. P. ne vient-il pas nous rendre visite au moment même où nous sortions. Mon oncle se retourne et rentre. Moi je grince des dents. M. P. s'assied, je serre mes poings. «*Nous allons sortir, dis-je (Dieu sait avec quel ton), nous allons rendre une visite... — Que nous ne renrons pas aujourd'hui, interrompit brusquement mon oncle en me regardant de travers. On peut la remettre à une autre fois!*» — Une autre fois! J'ai fermé la porte avec une telle violence, que M. P. en a boudi sur sa chaise. Oh! ouff!

ANNA à AXEL. — *Bonede contre la fluxion de poitrine et la fièvre. Buvez trois verres d'eau froide. Note bene.* A un quart d'heure d'intervalle. Promenez-vous trois fois en long et en large dans votre chambre. *Note bene.* Ne faites qu'un pas par minute, et répétez à chaque pas:

Je veux être bon et sincère,
Et patient aussi.

AXEL. — Détestable remède. Il n'agit pas! J'en ai trouvé un meilleur. Envoyez-moi une boucle de vos cheveux. Je la poserai sur mes lèvres, sur mon front, sur mes yeux, sur mon cœur. Oh! ne me la refusez pas! autrement je tomberai sérieusement malade. Une boucle, chère Anna, une seule?

ANNA. *Une demi-heure après.* — Une boucle de cheveux! Aurez-vous la cruauté de me la refuser? Je suis à genoux; je vous supplie.

AXEL. *Une demi-heure après.* — Une boucle, une boucle, une boucle!

ANNA. *Un quart d'heure après.* — Je vous demande mille pardons pour toutes les impolitesses dont je me suis rendu coupable envers vous. Cette fois sera certainement la dernière, si vous ne... Aurais-je une boucle de cheveux, ou non?

ANNA. — La voici, humble impatient, exaspité! J'y joins un petit fragment de dialogue, entre ma tante et moi, ce soir, à la lumière de deux vistes boniques assomplissantes.

Ma tante. Les hommes sont des tyrans.

Moi. Oui, ma tante, je sais cela.

Ma tante. Des despotes, qui, par force ou par flatterie, arrivent toujours à leurs fins.

Moi. Oui, oui, cela est très-égal.

Ma tante. Ne te marie jamais, mon enfant.

Moi. Oh! Dieu m'en garde, chère tante.

Bonne nuit, Axel.

AXEL. — Anna, ordonnez-moi d'aller à vingt milles vous chercher une fleur; ordonnez-moi de rester quatorze jours à genoux devant vous; ordonnez-moi de faire tomber, sous ces ciseaux, ma longue chevelure pour vous en faire, quoi? — un corsage; ordonnez-moi de valser, au proclain bal, huit fois de suite, avec le grand vaisseau de ligne, madame N... ordonnez, beau tyran! J'obéis! Mais aussi, ordonnez-moi d'aller, le soir, souffler vos bougies; leur ennuyez-vous lumière ferait, je crois, le charmant état ordinaire de votre esprit.

ANNA. — Je vous ordonne de vous tenir à la porte de la rue, ou de vous promener devant la maison entre midi et une heure. Vous pouvez vous saluer et voir mon nouveau bonnet. Mon cousin, le lieutenant Emilus Papperbo, trouve qu'il me va à merveille.

AXEL. — Votre bonnet est laid à faire peur. Le fond est trop large, les côtés trop étroits; il dessine mal l'ovale de votre charmante figure. Faites cadeau du bonnet au lieutenant Papperbo, et priez-le de s'en offrir lui-même en témoignage de son bon goût.

Si vous êtes à votre fenêtre cette après-midi, vous me verrez passer sur mon nouveau cheval, le bel Hercule, dont mon oncle m'a fait présent hier. Je l'aime beaucoup. Les cinq jolis demoiselles Mulitor, auxquelles j'ai été rendre mes hommages aujourd'hui, m'ont dit qu'elles n'avaient jamais vu un plus bel animal.

ANNA. — Si la beauté d'un cheval consiste à avoir de grosses jambes, un col énorme, une tête maigre, de longues oreilles, et à galoper comme un haril, Hercule est en effet le plus beau cheval du monde. Si M. Axel W... me demandait mon avis, je l'inviterais à en faire présent aux cinq jolis demoiselles Mulitor et à les prier de le monter elles-mêmes, pour faire publiquement preuve de leur bon goût.

AXEL. — Mademoiselle Anna L... ferait fort bien d'être plus aimable et moins ironique.

ANNA. — Si M. Axel W... avait la fantaisie de descendre aujourd'hui en premier étage, je m'empresse de le prévenir que «*ces dames ne sont pas chez elles.*»

AXEL. — Si mademoiselle s'imagine que M. Axel W... a une pareille fantaisie en tête, je m'empresse de l'informer qu'elle est tout à fait dans l'erreur.

ANNA. *Deux jours après.* — C'est le jour de la naissance d'Anna. Ce matin, j'ai fait à cheval vingt-quatre milles pour cueillir ce bouquet à la serre chaude du baron R... J'espère qu'Anna W... ne le refusera pas.

AXEL. — J'espère que vous accepterez mon bouquet. Il n'a certainement rien de bien remarquable, mais il n'est pas facile de trouver des fleurs à cette époque de l'année.

ANNA. — Je n'ai point dormi une seule minute depuis trois nuits. Je trouve réellement que ce grand animal que j'ai monté pendant quelques jours, vous savez, Hercule, a le tort d'être. Je me suis entendu avec Francis Kunningham, qui me le reprendra pour moitié de ce qu'il a coûté. Je n'en dirai rien à mon oncle; peu m'importe; je veux m'en défaire à tout prix.

AXEL. — Anna!!!

ANNA. — Axel!!! J'ai brisé mon bonnet noir. Je pense que ma tante recevra ce soir les visites, si en vient; surtout celle de quelque mensieur âgé; ma tante ne peut pas souffrir les jeunes gens. Je crois cependant que si le jeune se glissait derrière le vieux, on pourrait l'admettre par occasion.

AXEL. — Mon ange, quel heureux hasard! votre tante est disposée à recevoir les visites, et précisément mon oncle, mon excellent oncle, a l'intention de lui en faire une ce soir. Le voici qui hresse son habit avec une telle énergie, que je l'en embrasserais de bon cœur.

Il a pris cette grande résolution, parce qu'il croit avoir remarqué que son domestique fait la cour à la servante de votre tante, et à la fait, dit-il, «*à cela finisse.*»

J'ai donné au bon vieillard quelques instructions sur la manière de se présenter. Je lui ai dit que l'usage veut absolument que l'on embrasse les mains des dames. Il m'a répondu sèchement: «*C'est là, mon neveu, un seul usage.*» Je ne suis pas de son avis. Oh! Anna! j'embrasserais encore une fois votre main... votre main... oh! bonheur!

Si l'arrivait en ce moment quelque M. P., je crois, que je l'assommerais sans misericorde.

AXEL. — Je donnerais un million d'années pour une seconde soirée comme celle-ci.

Anna, vous ressembliez à un ange avec vos belles lunettes flottantes et votre robe blanche... Oh, un ange, un bon ange, digne d'être adorée. Que je suis heureux, et que vous devez l'être de me donner tant de bonheur! Votre tante et mon oncle ne se doutaient guère, tandis qu'ils étaient gravement occupés, à la leur de la lampe, sur le sofa, à séparer deux amoureux, qu'il y en avait deux autres, qui, près d'eux, aux demi-heures de la fenêtre, se promettaient de rester toujours unis. Je ne suis plus le même homme depuis que je suis venu au lieu d'un bon doigt. Mon Anna! mon Anna! que de force j'aurai maintenant pour devenir bon, généreux, digne de vous!

AXEL. — Que le ciel est pur! que l'air est doux! j'avais besoin de respirer librement; le bonheur m'oppressait. Je suis sorti; j'ai dansé pres que dans la rue. Je chantaient tout haut; les passants me regardaient avec surprise; j'avais envie de les embrasser tous. Il y a dans mon cœur assez de contentement pour rendre heureux la moitié d'un ton!

ANNA. — Moi aussi je suis bien heureuse. Je me sens meilleure et je vous aime toutes les qualités, toutes les vertus, pour rendre Axel heureux, je ne pense plus qu'à une seule chose, en marchant, assise, en jouant, en chautant, en étant: si bien que je ne fais plus rien de bien et à propos.

«*Qu'avez-vous donc, ma tante, m'a demandé un autre, et puis que vous avez de la fièvre.* Comme vos yeux sont brillants! avez-vous mal à la tête? — Je crois, ma tante, que c'est plutôt au cœur! — Et ma tante veut que je prenne un si-le-étang une forte dose de goulte de Prince ou d'Hoffman. Vous riez? Et moi aussi.

ANNA. — «*Que vous est-il donc arrivé, étourdi, tête bête? D'où vient que vous êtes aujourd'hui si distrait, m'a dit hier mon excellent oncle? Est-ce la nouvelle manière d'être? La tête du papier en bas, le bec de la plume en l'air? Je crois que vous êtes vous-même à l'envers!* — Ah! moi oncle! moi oncle! avez-vous jamais été amoureux? — Avez-vous? jeune homme. Je l'ai été, une fois, tout comme un autre, et j'ai eu au point de songer sérieusement aux moyens de me marier. — Cher oncle, c'est aussi à cela que je songe? — Vrai! et je vous prie, pour vous marier, avez-vous de quoi vivre? Vous, couplons un peu, quinze livres pour faire la noce: tout autant pour monter votre ménage; autant encore avec ma bénédiction pour nourrir femme et enfants le reste de vos jours. Bravo! je vous félicite; vous dansez des ravins du soleil, et vous saluez du clair de lune; Partez! avant une année, vous arriverez le tout fier et l'enthousiasme d'un moine.

Belle plaisanterie! Triste chose vraiment de voir les personnes qui n'ont reçu de la nature qu'une juste mesure de bon sens vouloir faire de l'esprit! au diable les idées saugrenues de mon oncle, et ses quarante-cinq livres!

(La fin a un prochain numéro.)

Costumes de l'empire russe, dessinés d'après nature, par Wassili Timm.



(Jeunes paysans finlandais de Krasnoï-Selo (environs de Saint-Petersbourg), en habits de fête.)



(Paysans russes de Pargola (environs de Saint-Petersbourg). La jeune fille en coiffure de fête.)



(Paysans de Rynapoungero (province d'Esthonie). La jeune fille en costume de fête.)



(Juf de Boulders-Mousche (province de Livonie), en prière; dans la petite boîte sur la tête sont renfermés les dix commandements de Dieu.)



(Bihémeeu-maquignon de Talsen (province de Courlande.)



(Juf de Candau (province de Courlande) jouant du tympanon.)

Costumes de l'empire russe, dessinés d'après nature, par Wassili Timm.



(Courrier et cocher de la malle-poste impériale, à Saint-Petersbourg.)



(Jeune femme, paysanne de Waiwara (province d'Esthonie.)



(Laitières russes de Okta (faubourg de Saint-Petersbourg.)



(Enfants de paysans russes de Nowaja-Derewna (environs de Saint-Petersbourg), Joueur de la Balalaika.)



(Pan-ba Isacoff, jeune paysanne de Pärpola (environs de Saint-Petersbourg), Manière de filer.



(Femme bohémienne de Talsen (province de Courlande.)



(Paysans finois (laitière) de Toesova (environs de Saint-Petersbourg.)



(Iwoschick de Saint-Petersbourg (cochers de place.)



(Nourrice et garçon cosaque à Saint-Petersbourg.)

Gilbert Gurney.

SOUVENIRS D'UN GENTLEMAN.

(Suite. — Voir p. 262, 282 et 238.)

IX.

CONFIDENCES ET PROJETS.

Singulière inconséquence ! en écoutant les historiettes de mon nouvel ami, j'étais loin de sentir mon estime augmenter pour lui ; et cependant, entraîné par l'intimité de nos relations, fasciné par la gaieté de ses propos, — je me laissais aller peu à peu à le prendre pour confident de mes plus intimes projets. J'étais vivement épris d'une belle personne qui n'avait pas précisément déçu mes espérances. Daly sut par moi le nom de cette jeune fille. Il m'offrit ses services pour me mettre à même de vérifier l'état de sa fortune, et la convenance de l'hymen où je me sentais attiré. A ce sujet, mon ami, — poussé par une curiosité bien naturelle, — me questionna très-assidûment sur les détails de mon amour. Ses amoureux sont bavards. Je ne lui cachai rien, ni des antécédents de ma belle, ni des préjugés de sa famille, ni des habitudes et des goûts que j'avais observés en elle. Le chiffre de la dot ne lui paraissant pas tout à fait indifférent, il revenait sans cesse sur les avantages matériels d'un ménage où, pour ma part, je ne voyais que l'accomplissement de mes romanesques désirs.

Emma Haines, — ma bien-aimée, — avait été emmenée par sa mère dans un bourg du pays de Galles, et la crainte de la voir se compromettre pour moi n'était pas le moindre motif de cet éloignement qui nous désespérait tous deux. Bien qu'elle m'accordât une assez grande confiance, et m'eût plus d'une fois assuré de son affection, je n'avais pas obtenu d'elle, avant son départ, la permission de lui écrire. Aussi, conseillé par les tourments de l'absence, prémeditai-je bientôt un voyage à Tenby. Tenby était le lieu de son exil.

Daly m'y encourageait de son mieux. Une intrigue à conduire lui semblait la meilleure occasion de déployer ses talents ; et il ne rêvait plus qu'entrevues nocturnes, signaux mystérieux, promenades au clair de lune, tendres aveux, et à défaut du consentement maternel, un enlèvement en règle, avec calèche, relais préparés d'avance, un ami courant en postillon devant la voiture des heureux amants, etc., etc.

Le dévouement avec lequel il acceptait, dans tout ce roman, l'humble rôle de confident et de comparse, avait fini par lui gagner mon cœur ; et tout en lui renouant les incovenients des projets hardis où il semblait se complaire, — projets inadmissibles, vu le caractère réservé, la modestie parfaite, la bonne éducation et les bons principes de miss Emma, — je lui permis cependant de s'associer à tous mes projets de bonheur futur, ce à quoi il ne manquait guère, revenant toujours, du reste, au prosaïque chapitre de la dot qui le préoccupait singulièrement.

« Ça, me dit-il un jour, vous bien sûr, mon cher Gurney, qu'elle ait la fortune en question. On n'entend parler de tous côtés que de belles dots, de livres sterling par dizaines de mille, de revenus considérables, de propriétés dans l'Inde, ou en Irlande, et quand on vient à vérifier tout cela, il ne reste rien, ou pas encore.

— Je ne connais que par oui-dire la fortune d'Emma, répondis-je avec assez de dédain ; mais que cette fortune soit ou non ce que l'on dit, ce n'est pas le plus important de l'affaire.

— D'accord, reprit Daly. Cependant si vous voulez prendre la peine de venir avec moi, demain matin, au cimetière Saint-Paul ; là, tourner à droite, traverser la cour jusqu'à Carter-Lane, passer ensuite dans Knight-Rider street, vous vous trouverez en face de l'office des Prévôtés. C'est un établissement fort commode, où, moyennant la bagatelle d'un shilling, nous pourrions lire tout à notre aise le testament du père de votre charmante Emma, et nous assurer au juste de ce que la fortune ajoute aux perfection de cet ange céleste.

Cette proposition m'inspira d'abord une certaine répugnance. De quel droit irais-je scrutar les affaires d'une famille qui n'était pas la mienne ? A quel sentiment oheirais-je en allant m'assurer, avant d'épouser Emma, si le bruit puéril qu'exagérait pas le chiffre de sa fortune ? Daly se chargea de combattre et de vaincre mes scrupules. Il vint me prendre au saut du lit, m'entraîna, moitié de gré, moitié de force, jusqu'au bureau dont il m'avait le premier révélé l'existence, puis lui-même le shilling exigé, fit descendre le gros volume qui était enregistré le testament de feu M. Haines, l'ouvrit sur un pupitre, et se mit à le lire.

Le casse-tête ne fut pas malheure pour moi quand il fallut chercher à découvrir la substance de cet acte sous les formules barbares, les périphrases légales, les clauses restrictives ou explicatives, dont il était surchargé. Mais Daly, quelque peu celer d'avoué, m'éclaircissait tout cela par de brefs commentaires, et le résultat de notre examen fut par lui déclaré satisfaisant. Vingt mille livres étaient assurés à Emma, irrévocablement et sans conditions. Si sa mère venait à se remarquer, le testateur doublait cette somme assignée à son fille, et le donaire de mistress Haines, fixa à deux mille cinq cents livres par an, devant dans cette hypothèse, être réduit de moitié, pour, à sa mort, le tout s'accumuler entre les mains d'Emma.

Quand il eut débrouillé l'ensemble de ces dispositions, Daly eut une manière d'illumination, et s'écria dans le premier transport de sa joie :

« C'est cela ! l'affaire est bonne... nous arrangerons les choses de manière à nous trouver fort à notre aise.

— Vous ? lui demandai-je surpris ; qu'entendez-vous par là, à vous prie ?

— Vous allez voir. La mère a deux mille cinq cents livres

par an, tant qu'elle ne se remarque pas. La fille a vingt mille livres qui seront portées à quarante mille si sa mère convole en secondes noces. Maintenant, voyez-vous, il ne s'agit que de s'entendre. J'ai, depuis assez longtemps, le projet d'en finir avec le célibat. Un revenu de douze cent cinquante livres sterling par an fera tout à fait mon affaire. Je vais donc commencer par épouser mistress Haines, ce qui enrichira notablement votre fiancée ; vous enlèverez ensuite cette dernière si cela vous plaît, à moins que vous n'aimiez mieux la recevoir des mains de son futur beau-père, votre très-dévot serviteur.

Lorsque Daly me fit cette bizarre communication, je ne m'avisai pas de la prendre au sérieux, et je ne vis dans l'idée d'un mariage avec mistress Haines qu'une fantaisie bouffonne de son imagination. Aussi ne lui opposai-je d'autres objections que les rigueurs probables de ma future belle-mère.

« Oh ! si ce n'est que cela, s'écria-t-il, vous pouvez vous rassurer. Daly n'a jamais trouvé de cruelles parmi les beautés quadrangulaires.

— Et le mariage fait, continua-t-il, plaisantant toujours, peut-on savoir quels seraient vos projets ?

— Le mariage fait, nous parlons pour le manoir de mon adorable épouse. Pendant un grand mois, coiffé du chapeau de paille à larges bords, la hêche à la main, je cultive ma femme et ses domaines. Au bout de ce temps, je la mets au vert dans une de ses fermes, je lui assigne une pension de trois cents livres sterling à prendre sur ses revenus ; et avec le reste je reviens à Londres pour y continuer le plus longtemps possible ma stérile existence... Au surplus, laissez cela, reprit-il en me voyant frotter le sourcil. Lady Wolverhampton donne ce soir une fête à laquelle je suis chargé de vous yrier. Ce sera tout à fait dans le dernier goût. Il y aura des dessous vivants dans le salon, et une laiterie suisse au haut du palier... Maintenant, je veux perdre mon nom de Daly, si je ne mets du mien dans cette solennité fashionable.

— Entendons-nous bien, m'écriai-je, s'il s'agit de vous servir de complice pour vos plaisanteries ordinaires, je ne suis pas de la partie.

— Allons donc ! reprit-il étonné !... Ne savez-vous pas que les bals de Lady Wolverhampton ne sont eux-mêmes que des plaisanteries. Bien des personnes qui n'iraient pas volontiers chez elle à visage découvert, n'hésitent pas à s'y rendre quand elle donne une mascarade, assurées qu'elles sont d'y trouver quelque divertissement excentrique. Je leur en réserve un pourtant, auquel, j'en suis sûr, personne n'est attend.

— Prenez garde, mon cher Daly...

— Et quelle garde voulez-vous que je prenne, interrompit-il brusquement. D'ailleurs, mon cher Gilbert, n'avez aucune crainte. Je me connais en plaisanteries, et le mystificateur de Berners Street à bien le droit !...

— Comment ?... Cette monstrueuse facétie ?...

— Écoutez moi, de moi seul, cher camarade. Quelques misérables plagiaires l'ont reproduite depuis sur de moyennes proportions, mais l'idée première m'appartient et cette seule idée a quelque mérite. Je ne parle pas de l'exécution, relativement facile, mais qui fut merveilleuse. Au même jour, à la même heure, dans la même rue, chez la même personne, — une pauvre veuve, qui faillit en mourir de surprise et de confusion, — Londres sembla se porter en masse. Le lendemain y vint en grand costume, pour y délivrer des matelots illégalement pressés ; maint philosophe et maint savant pour y étudier des enfants à deux têtes ; on y vit des pianos apportés par douzaines, et, par centaines, des laquets à charbon de terre ; deux mille cinq cents tartes aux framboises dans des paniers de cinq cents mitrons ; un escadron de chirurgiens, une légion de médecins, une armée d'apothicaires ; des amants attachés par l'espoir d'un tendre rendez-vous ; des dames attirées par l'espérance d'y trouver un amant mystérieux ; des tapissiers pour meubler la maison ; des architectes pour la jeter bas et la reconstruire ; assez de cabriolets, de charrettes à chiens et de calèches armoriées, pour transporter à Brentford tous les électeurs du Middlesex. La royauté elle-même fut convoquée, sous un prétexte suffisant, à venir faire nombre dans cette immense cohue qui envahit les principales rues de Londres et mit sur les dents la moitié de la police métropolitaine (1).

— Vraiment, m'écriai-je, vous osâtes...

— J'ose tout pour m'amuser : vous en avez la preuve dès ce soir et demain, nous serons en route pour Tenby.

— Voyons, vous plaisantez, j'en suis certain... Ce n'est pas sérieusement que vous prétendez faire votre cour à mistress Haines.

— Très-sérieusement, je vous jure. Et d'abord, sachez que je ne plaisante jamais que lorsque je ne ris pas, de même que les Français gardent tout leur sérieux pour la contradiction. Nous irons à Tenby, ou, si mieux vous aimez, j'irai tout seul, quitte à vous faire signe quand, les voirs turlutés, il y aura plus qu'à vous montrer pour être agréé... Maintenant, ne songeons qu'à nous désigner. Le rendez-vous est chez moi.

Je ne saurais dire par quelle influence Daly me dominaît dans ce long-là ; mais il n'avait qu'à parler pour me faire agir à sa guise. J'arrivai chez Daly l'heure dite, enveloppé dans un domino de fantaisie. Il sortit de son cabinet de toilette, vêtu d'un costume étranger qui lui allait à merveille. L'idée me vint alors qu'il avait la pensée d'enchanter la société où nous allions, en s'y présentant comme un méconnu des anciens jours, et je pris pour une guitare certain papier enveloppé de toile verte que Rodmond, le valet de Daly, plaça dans notre voiture, sur les genoux de son maître.

(1) Il est bon de faire remarquer au lecteur que le personnage de Daly n'est qu'un demi-fantôme. Le courtier de Gilbert Gurney n'est aussi celui de la plupart des mystifications qu'il nit sur le compte de ce singulier héros. Celle-ci est du nombre, et on en retrouverait la trace dans les journaux du temps.

X.

UN BAL DU GRAND MONDE.

Une foule considérable était rassemblée devant la porte hospitalière à laquelle nous allions frapper, foule de badauds et de curieux qui se croyaient obligés d'inspecter le costume de chaque masque, et de témoigner à grand bruit la surprise, l'admiration ou le dédain que ces déguisements lui inspiraient. Le mien ne produisit qu'une sensation médiocre ; mais lorsque Daly fut prêt à terre, il s'éleva un tonnerre de hurrahs et de luées qui me lit retourner la tête. Je vis alors que ce que j'avais pris pour une guitare était un grand papier d'appétissants macarons, et que le costume de mon ami l'assimilait à ces jolis ambulateurs, — Arméniens pour la plupart, — qui courent dans les rues ce genre de pâtisseries : « Moise, lui criait-on de toutes parts, un petit gabau, non ! Moise, par ici ! Moise ! » et les clameurs devenaient si étourdissantes que, — soupçonnant déjà quelque pervicacité, — je ne comprenais pas pourquoi il refusait à cette foule insolente ce qu'elle lui demandait avec tant d'instances.

Nous entrâmes dans la maison sans que personne songeât à nous demander nos billets d'invitation ; maitres et valets avaient éteints d'autres sources. Deux robustes garçons bottelés, un maître de l'école général, s'occupaient à faire descendre un enorme taureau qu'ils avaient amené, non sans peine, jusqu'à la litière suisse placée sur le palier du premier étage. Ce n'était point une mince affaire, on peut bien le penser, ce d'expulser ainsi le pesant et volontaire animal, qui semblait se trouver fort à son aise au milieu de cette aristocratique assemblée. On n'en vint à bout qu'à grand effort de bras, de patience et de temps. Et quand le taureau fut dehors, la mauvaise humeur bien naturelle que lui causait un accueil si peu empressé comprimit sérieusement les carrosses de la voie publique et était obstruée.

Parvenus, avec force bourrades, à nous glisser jusqu'au près de la maîtresse du logis, nous la trouvâmes expirante contre l'infâme nourrisseur de bestiaux qui, au lieu d'une génisse éléante, promise pour l'herbe dans sa vacherie de toile peinte, lui avait envoyé le taureau annuel dont l'extradition avait coûté tant de labeurs. Tandis qu'elle racontait sa déconvenue, à moitié pleurant de colère, je ne me souvins que Daly m'avait quitté avant le dîner pour aller, m'avait-il dit, chez un boucher du voisinage, et la pensée me vint aussitôt qu'il n'était pas étranger à la cruelle mélanco- viose dont lady Wolverhampton se plaignait avec tant d'amertume. On verra plus tard si je me trompais.

Les salons offraient une scène fort amusante ; on y voyait des viandières et des lanaises d'Irlande riant et folâtrant avec des nonnes mélancoliques et de nobles bouquetières ; — des nonnes rôlées dansant en face de bergères suisses ; — des paladins armés de pied en cape s'éclairant sur des sofas à côté de *beguines* eudorées. — Le docteur Olapod, de l'île Barabara, tenait à l'oreille d'Alexandre le Grand certains propos mystérieux, et Caleb Quotem discutait avec Henry le Béarnais une question d'étiquette. L'expulsion du taureau avait ramené le calme dans cette société toute disposée à la joie, et le bal prenait le plus brillant aspect, lorsque une voix aiguë, dominant le bruit des quadrilles et des conversations, m'avertit que l'intervall Daly n'avait pas renoncé à son rôle de froite-léte : « Des macarons ! — des gâteaux ! qui en veut ? qui en achète ? » — A l'instant même, comme il l'avait prévu, tout irruption sur sa marchandise ; et ne s'en abstinent que les masques dont le faux visage ne se prêtait point à un régal improvisé. Je prévis, sinon ce qui allait suivre, du moins quelque chose d'approchant et je redoutai dès lors les smiles de cette plaisanterie, d'abord pour les gourmands malavisés, ensuite pour Daly qui s'exposait à de cruelles représailles. Mais la distribution de gâteaux venait à peine de finir, et leurs effets n'avaient encore pu se produire, quand je me sentis frapper sur l'épaule par un grand d'Espagne qui m'éclairait tout à fait inconnu.

« Qui êtes-vous ? lui demandai-je un peu surpris.

— Les gâteaux sont finis, me dit-il à l'oreille une voix bien connue. J'ai mis bas le turban et la veste arménienne ; maintenant allons-nous présenter à lady Wolverhampton. Il faut qu'elle me voie sous ce costume et ne se doute en aucune manière de mon identité avec le marchand de macarons.

Ce stratagème réussit à merveille. Daly se lit reconnaître au moyen d'un mot de passe convenu entre lui et la comtesse qui parut en ne peut plus satisfaite de la voir ; elle lui conta l'aventure du taureau, et ses doléances duraient encore, écoutées avec la plus hypocrite compassion, lorsqu'une désertion, assez nombreuse pour être remarquée, déclara tout à coup les rangs des invités.

« Qui est-ce donc ? demanda lady Wolverhampton, avec une sorte de pressentiment craintif.

— Je ne sais, chère, lui répondit une respectable lady coiffée d'un énorme turban... Mais Kate et Suzan (ses deux filles, sans nul doute) viennent d'être saisies d'une indisposition vraiment invincible. Le lieutenant Griggs des gardes à cheval est dans le même état ; il dansait jadis avec l'une d'elles. Quant à la pauvre lady Elizabeth Grogan, on la croyait prête à rendre l'âme... »

Ici un nouveau mouvement se déclara dans l'assemblée. Les rangs des danseurs s'éclaircèrent encore. Il était évident que les dames macarons avaient une action terrible sur les personnes qui s'étaient laissé tenter par eux. Heureusement un assez grand nombre de gens réservés s'étaient abstenus d'y toucher, et l'assemblée était assez considérable pour que, nonobstant ce désastre, la soirée put encore être fort brillante. L'arrivée d'un prince du sang, survenu un moment où notre hôteesse était le plus embarrassée de son rôle, opéra une diversion tout à fait opportune tant sur l'esprit de ses invités que sur la mauvaise humeur qui commençait à la ga-gner.

Son Altesse s'établit commodément sur une ottomane en fer à cheval qui décorait un boudoir rond; et il complimenta déjà la maîtresse de la maison sur le luxe et le bon goût de son bal, quand les bougies qui éclairaient cet élégant asile commencèrent à fondre avec une inquiétante rapidité, puis s'éteignirent l'une après l'autre, après une sorte de petit éclat, qui lançait des jets de cire brûlante dans toutes les directions. Une éclipse totale s'ensuivit, accompagnée d'une odeur qui n'avait rien de particulièrement agréable. Dans cette circonstance tout à fait critique, ce fut à Daly que l'infortunée lady Wolverhampton eut recours. Elle se chargea de demander d'autres bougies, et s'empessa d'obéir à cet ordre; mais en partant, il me dit à l'oreille qu'il serait peut-être convenable de brûler quelques parfums dans cette petite chambre empestée. Je suggérai timidement cette idée qui fut adoptée à l'instant même, et notre noble hôtesse, me désignant une magnifique boîte en filigrane, me demanda d'y prendre trois ou quatre pastilles qu'elle renfermait, et de les poser sur les brûle-parfums, posé dans un coin de la cheminée, ce que je me hâtai de faire. Mais au moment où j'y mis le feu, ces pastilles firent explosion et s'élançèrent, tournoyant, jetant des flammes, jusqu'à ce qu'elles fussent entièrement consumées. Pour tout dire, un mauvais plaisir, — et comment ne pas reconnaître Daly? — avait substitué aux pastilles amères, autant de ces petites pièces d'artifice vulgairement appelées *diabolons*, telles que les écumeurs savent si bien les fabriquer, et qui ont en effet la forme et la couleur de ces sortes de parfums.

Le résultat naturel de cette facétie fut un frayeur générale, une abominable odeur, et une fumée si épaisse, que Son Altesse Royale en toussa pendant plus de cinq minutes. Cependant on avait ouvert les croisées, l'air était renouvelé, de nouvelles bougies avaient remplacé les bougies éteintes, quand Daly reparut, impassible comme à son ordinaire.

Profitant du tumulte, il venait d'administrer une dose de *coctus indicus* à une vingtaine de poissons vivants qui nageaient dans une sorte de canal rustique, pratiqué à grands frais en plein salon, où il coulait sur un lit de mousses et de corail. Les pauvres animaux, un quart d'heure après, cessèrent de se mouvoir; et bientôt, ivres morts, ils flottaient tous, le ventre en l'air, dans l'attitude éminemment disgracieuse du nauteur qui fait la planche.

L'heure du souper était venue. — Je demandai à mon diabolique mentor si ce repas était dans les usages de la maison. Il me rassura très-complètement sur ce point, et pour me mettre à même de goûter tous les charmes du festin nocturne, il me présenta solemnellement à une jeune femme, dont les taches me gagnèrent immédiatement le cœur. Un air de franchise aimable, un naturel souriant, un abandon plein de grâce, animaient sa physionomie. Sans être de la première jeunesse elle avait tout ce que cet âge heureux donne à une jolie femme, plus une certaine assurance coquette, ressource puissante qui remplace avec avantage la première fleur de beauté. En ce point, mistress Fletcher Green était défective. En accablant mon bras, sans aucun pruderie, elle se sépara d'une autre personne plus jeune et assez bien, qui jusque-là s'était tenue à côté d'elle. La foule qui se portait en masse vers la salle à manger, nous eut bientôt isolés, et cette circonstance ne parut causer aucun embarras à ma jolie compagne. Le vin de Champagne, qui circulait abondamment, anima notre tête à tête. Il me sembla que mistress Fletcher Green se plaisait avec moi; cette conjecture me rendit encore plus aise de me trouver avec elle. Bref, il ne m'arriva pas trois fois, pendant cette première causerie, de songer que mon cœur appartenait à miss Emma Haines.

Lady Wolverhampton ne passait point son temps d'une manière assez agréable. Elle avait fait préparer, dans une petite salle à manger particulière, située au-dessous du boudoir rond, une table servie avec le plus grand luxe, et destinée à Son Altesse Royale, qu'elle ne voulait point commettre au milieu de la foule des masques. Quelques convives d'élite étaient désignés pour prendre part au souper du prince, et afin de s'assurer qu'aucun indiscret ne pénétrerait, avant l'heure, dans ce *sanctum sanctorum* gastronomique, la dame en avait mis la clef dans sa poche. L'heure venue, le prince, averti de ces préparatifs, offrit gaîment son bras à la comtesse. Derrière eux se forma le cortège des invités spéciaux, parmi lesquels Daly ne figurait point. On arriva ainsi à la porte du pavillon. Lady Wolverhampton tira de son sein, avec un malin sourire, la clef si soigneusement réservée. Le verrou obéit, les deux battants cédèrent à la main qui les poussa; la table apparut, plantant sous le poids d'une splendide argenterie... Mais, hélas! dans les plats et les vases de vermeil, on ne vit plus que les débris d'un souper déjà dévoré; squellettes de volailles, tiges de jambons, croûtes de pâtés vides, crèmes entamées, gelées à moitié démolies et tremblantes sur leurs fondements sapés, verres presque vides, bouteilles vidées tout à fait; puis çà et là, sur la nappe plus blanche que neige, des croûtes de pain, des têtes et des queues de langoustes dépecées à la hâte... La comtesse était atterrée. Le prince rit aux larmes. Il lui fallut remonter l'escalier, et attendre dans les salons vides que l'on eût à grand-peine réparé fort imparfaitement l'affreux désastre qui contrainait par un dernier supplice le long martyre de lady Wolverhampton.

Il n'eut pas bêtise à en nommer l'auteur; mais Daly changea mes conjectures en certitude, par un aveu triomphal de cette dernière fredaine. Descendu dans le jardin pour y changer de costume, il y avait trouvé un orchestre composé de musiciens de bas étage, qui faisaient un affreux tapage sans que personne prit garde à eux. Daly avait remarqué que la salle à manger, strictement close du côté du vestibule, avait une porte ouverte sur le jardin; il en profita pour introduire, au nom de la maîtresse de la maison, les artistes affamés devant le festin royal, et leur enjoignit de se rafraîchir en toute hâte, sans faire le moindre bruit avant de se retirer. On juge s'ils hésitèrent à profiter d'une si bonne aubaine, et avec quelle prestesse ils dirent accomplir une opération si fort de leur goût. Les instructions de Daly furent suivies à la lettre, sinon dépassées; et grâce à leur prodigieuse activité, les convives

impromptu n'étaient plus là quand le prince et la comtesse parurent sur le seuil de la salle à manger.

La nuit s'achevait pourtant, les invités s'éclipsaient l'un après l'autre, lorsque je reconduisis mistress Fletcher Green à sa voiture. En me quittant, elle m'exprima l'espoir flatteur que nos relations n'en resteraient point à cette première entrevue. Je revins ensuite chercher Daly, que je ne trouvais point, et je rentrai chez moi, ne songeant guère qu'à me délasser de mes fatigues plaisirs. Le lendemain dans l'après-midi, j'allai savoir ce qu'était devenu mon compagnon de fête, et je ne trouvais chez lui qu'un billet pour moi. Plus matinal et mieux avisé que votre serviteur, ce diable d'homme était parti pour Teaby.

(Theod. Hood's Popular Tales.)

(La suite au prochain numéro.) O. N.

Sur la température du mois de décembre 1845.

Rarement les météorologistes ont la satisfaction de se trouver d'accord avec le sentiment public. Il faut que les chiffres viennent rectifier les impressions toujours exagérées que chacun de nous reçoit des modifications de l'atmosphère. Ainsi, lorsqu'on a cherché les causes de la maladie récente qui a affecté les pommiers de terre, il s'est élevé un cri unanime pour en accuser les pluies abondantes de l'automne dernier. Avec quelques nombres, M. de Gasparin a complètement réfuté cette opinion, en montrant que dans le Midi, où il y a deux récoltes, celle de juin et celle d'octobre, le temps a été beaucoup plus mauvais relativement pour la première que pour la seconde, et cependant c'est la seconde récolte seule qui a souffert.

Tout le monde a été frappé de la douceur de la température à Paris pendant le mois de décembre dernier. Et cette fois on a en raison d'affirmer que décembre avait été d'une mansuétude réellement exceptionnelle. Mais pour préciser les données vagues qui résultent de nos impressions extérieures, ou de l'inspection fortuite d'un thermomètre, son vent fort peu digne de confiance, il faut analyser cette température, et la comparer à celle des dix années précédentes que présente le tableau suivant :

MOIS DE DÉCEMBRE DEPUIS DIX ANS.

Années.	Températures.			Quantité de pluie.
	Moyenne.	Extrêmes.		
		Minimum.	Maximum.	
1835	0°1	- 9°6	12°0	1 cent. 48
1836	4,1	- 9,8	15,2	5 « 82
1837	4,4	- 5,1	33,1	2 « 07
1838	1,8	- 6,0	14,5	2 « 82
1839	5,7	- 2,6	14,0	5 « 84
1840	- 2,5	- 13,2	7,7	«
1841	5,5	- 5,0	15,0	7 « 41
1842	4,1	- 3,5	15,0	0 « 91
1843	4,4	- 4,0	12,7	1 « 02
1844	- 0,6	- 9,5	9,4	2 « 92
1845	5,6	- 1,3	11,8	7 « 85

La température moyenne du mois de décembre, déduite de trente ans d'observations, est à Paris de 5°,75. Ainsi donc la moyenne de ce mois, en 1845, a surpassé la moyenne générale de 1°,87, près de deux degrés. Depuis dix ans, cette moyenne ne s'est jamais élevée aussi haut. Le mois de décembre 1841 est le seul qui en ait approché. Jamais non plus, depuis le même nombre d'années, le thermomètre ne s'était tenu aussi constamment au-dessus du point de congélation. Il n'est descendu au dessous de zéro que dans deux nuits, et son point le plus bas a été - 1°3; tandis que le minimum le plus élevé des dix années précédentes a été - 5°,0, le minimum le plus bas - 15°2. On aurait tort de conclure de ces chiffres qu'il y a eu dans ce mois des chaleurs exceptionnelles; car, depuis dix années, il n'y en a que deux, 1840 et 1844, où le thermomètre ne soit pas monté plus haut qu'en 1845. Son maximum a été de 11°8.

Si l'on étudie l'état de l'atmosphère pendant ce mois, on se rend facilement compte de cette marche de la température. Presque toujours le ciel a été couvert. Il n'y a eu que dix jours où le ciel ait été serein à midi. Il en résulte que le soleil n'y a pu fortement échauffer le sol pendant le jour. Mais, d'un autre côté, la nuit conservant son vêlement de nuages pendant la nuit, ne pouvait se refroidir par rayonnement. On sait, en effet, que, toutes choses égales d'ailleurs, les nuits sereines sont les plus froides. De là absence de grandes chaleurs, mais aussi point de fortes gelées. Ajoutez à cela que, deux jours exceptés, les vents ont constamment soufflé du S., du S.-O., de l'O.-S.-O., ou de l'O.-N.-O., nous auvent l'air échauffé par le courant du *Gulfstream*, qui, par le golfe du Mexique, vient baigner les côtes de l'Europe occidentale.

La constance de ces vents d'ouest, qui sont les vents pluvieux de notre climat, nous explique aussi pourquoi la quantité de pluie tombée a été plus considérable en décembre 1845 que dans aucun des dix années qui viennent de s'écouler. Nouvelle preuve que les vents ont été appelés à juste raison les dispensateurs du beau et du mauvais temps, et qu'ils régissent en tyrans dans les régions supérieures de l'atmosphère.

Supposons qu'au lieu des vents de sud-ouest, le mois de décembre ait été sous le régime de ceux de nord-est. L'air eût été sec et le ciel serein le jour comme la nuit. Le soleil eût brillé sans que le thermomètre à l'ombre en fut affecté. Pendant les nuits claires et transparentes, la terre eût perdu, et au delà, toute la chaleur qu'elle avait acquise pendant le jour, et le thermomètre, descendant à plusieurs degrés au-dessous de zéro, eût abaissé la température moyenne du mois. C'est ce qui est arrivé en décembre 1840 (voyez le tableau), où les vents nord ont soufflé pendant les deux tiers du mois. Pendant le jour, quoique le ciel fut souvent serein, le thermomètre n'a pu dépasser 7°,7, et il a gelé pendant vingt-huit nuits; dans l'une d'elles, le thermomètre tomba à - 13°,2 et en moyenne il marqua - 4°,7.

Ch. M.

Observations météorologiques

FAITES À L'OBSERVATOIRE DE PARIS.

1845. — DÉCEMBRE.

Jour du mois.	Hauteur du baromètre réduite à la température de 0° à midi.	Températures extrêmes de la journée.		Température moyenne calculée.	État du ciel à midi.		Vents à midi.	
		Minimum.	Maximum.		à midi.		à midi.	
		mm.	mm.					
1	760,6	16,5	8,1	4,8	Couvert.		S. S. O.	
2	760,35	5,0	10,0	6,6	Nuageux.		S. S. O.	
3	761,54	5,1	8,9	5,6	Nuageux.		O. S. O.	
4	751,00	1,1	2,5	2,4	Beau.		O. S. O.	
5	750,13	5,4	11,0	8,3	Nuageux.		O. N. O.	
6	747,58	6,0	8,2	8,1	Couvert.		S. O.	
7	751,60	5,1	8,7	6,9	Ciel ciel.		S. O.	
8	763,15	6,7	6,0	6,5	Beau.		O. N. O.	
9	762,85	2,4	10,9	6,7	Très-nuageux.		O. N. O.	
10	765,09	5,0	7,6	5,4	Beau.		O. N. O.	
11	778,65	1,8	9,7	4,6	Couvert, pluie.		S. O.	
12	760,75	2,6	6,0	4,4	Eclaircies.		N. N. O.	
13	768,14	- 0,0	4,0	1,6	Couvert.		O. N. O.	
14	768,09	0,1	4,9	2,5	Beau ciel.		O. N. O.	
15	756,75	5,1	9,5	6,5	Couvert, pluie fine.		S. O.	
16	751,74	7,0	11,8	9,3	Couvert, pluie continue.		O. N. O.	
17	751,15	7,0	10,2	8,7	Nuageux.		O. N. O.	
18	742,51	7,0	8,7	7,9	Couvert, pluie.		S. O.	
19	741,55	5,0	7,4	6,1	Couvert.		O. S. O.	
20	753,89	5,2	6,6	5,9	Couvert.		O. N. O.	
21	741,61	1,0	4,5	2,8	Pluie.		O. N. O.	
22	750,15	0,0	6,9	3,5	Couvert.		S. O.	
23	755,55	2,0	5,0	5,6	Eclaircies.		O. N. O.	
24	757,15	1,0	5,0	5,1	Beau.		N. fort.	
25	766,77	- 4,5	5,6	1,2	Ciel voilé.		S. O.	
26	763,31	5,1	6,8	5,9	Couvert.		N. O.	
27	765,41	5,5	8,0	6,8	Vapeurs.		S. O.	
28	755,59	7,0	10,6	8,9	Couvert.		S. O.	
29	760,53	3,8	6,8	5,4	Nuageux et vapeurs.		S. O.	
30	758,76	6,8	11,0	9,0	Couvert.		O. N. O.	
31	763,90	4,2	10,4	7,7	Très-vapeurs.		S. O.	
Moyenne.	755,70	3,2	7,8	5,6		Pluie dans la cour, 7 cent. 852		
						Pluie sur la terrasse, 6 cent. 417		

Singes et chiens savants.

Ces quadrupèdes et quadrumanes viennent d'ouvrir leur établissement dans l'enceinte du défunt jardin Turc, au boulevard du Temple, ce vieux témoin des ébats et des joies de nos pères. Autrefois, le boulevard du Temple était le rendez-vous de la meilleure société; le paillassa Rousseau, l'illustre Taromnet, et Bobèche et Riblé, les plus grands niais et les plus déterminés farceurs y dressèrent successivement leurs trépassés; n'est-ce pas en core sur ce boulevard que se tenaient, comme deux empires jumeaux et rivaux, l'empire d'Andino et celui de Nicolet? Notre siècle a vu certainement s'accomplir des choses extraordinaires, mais quel en fut le théâtre? sion Paris, et dans Paris, principalement notre boulevard, lieu prédéfini, école des plus grands comédiens, arène des plus forts sauteurs, et équilibristes, vivant conservatoire de toutes les musiques de plein vent, depuis la vielle de Fauchon, jusqu'au violon de Julien; musée de toutes les célébrités, où boulevard du crime et de l'innocence, quelles scènes n'aurait-il pas à nous raconter! Pour ne pas sortir des dimensions de notre sujet, on y a vu des nains et des géants, des hommes squelettes et des femmes qui pesaient six cents livres, des aviateurs de cailloux et d'huile bouillante, et des mangeurs de sauto; on y a vu des nains qui traitaient des carcasses, des oiseaux qui faisaient l'exercice, des singes géométriques, on y a vu le fameux Munitio! Aussi n'est-ce point précisément l'ouverture d'un spectacle nouveau que nous vous annonçons, mais plutôt la réouverture d'un théâtre fermé depuis tantôt cinquante ans; la représentation à la-

quelle nous sommes invités n'est que la reprise d'une pièce ancienne, interrompue par le malheur des circonstances. Mais enfin ne serait-il pas temps de reprendre l'éducation des bêtes, et de leur rendre une foule d'emplois usurpés par les hommes? Tel est le sentiment du philosophe éclairé qui dirige ce nouvel établissement, non moins industriel que récréatif.

Après avoir étudié les penchants de ses intelligents élèves, il a lancé chacun d'eux dans la carrière la plus conforme à ses goûts et à sa vocation; c'est la méthode saint-simonienne, et même phalanstérienne, appliquée dans toute sa rigueur au développement intellectuel des quadrupèdes. Voici d'abord la plébe des chiens soldats: il y a là une

foule de barbets querelleurs, de caniches mauvaises têtes; une discipline de chien a su transformer tous ces enragés en défenseurs de la patrie... des chiens. Ils sont voués et dévoués pour la vie à même exercice, et ils exécutent toujours la même charge... en douze temps. Puis, c'est un griffon avocat, il aboyait beaucoup, et natu-



(Troupe indanaise des singes et chiens savants au Jarjin Turc)

rellement son maître crut voir, dans cette habitude assourdissante, des dispositions prononcées pour le barreau; si c'est une erreur, c'est celle d'un bon maître. Quant au maquaque écuier, qui se livre à des exercices de voltige, sur le dos de la pauvre Amalthée, il vise à l'Hippo-

drome, comme d'autres à l'Académie, et il y arrivera avant beaucoup d'autres. Est-ce que madame la chienne marquise a lu Molière, elle a des airs à la Célimène, et une tonne de sociétaire de la Comédie-Française. Elle aime à donner des coups de patte, et

tout le monde lui reconnaît du mordant. C'est un des sujets les plus distingués du conservatoire... des singes. Elle passe sa vie à faire des niches à ses camarades. Quant au singe marmiton, il nous représente un pauvre diable condamné aux broches à perpétuité.

JE L'AIME TANT

ROMANCE

MUSIQUE DE M. A. BESSEMS. — A MADEMOISELLE HENRIETTE RAMONET.

Agitato.

CHANT.

Pourquoi les pleurs couvrent-ils ton vi - sa - - - ge Pourquoi de

PIANO.

moi dé - tour - nes - lu les yeux Ne sois pas tris - - - te al - lons mè - re cou -

Moderato.

ra - - - ge Tiens je sou - - ris tu vois je me sens mieux Non dans tes

bras ser - re - moi bon - ne mè - re Ta main ta main je me sens dé - - fail - - lir *loco.* Re-tiens-moi

donc je vais quit - ter la ter - re Je l'ai - me tant je l'ai - - - me tant

Je - ne veux pas mou - - rir Non je ne veux pas mou - - - rir!

2^e COUPLÉ.

Eien - tôt tu sais mon by - men quel - le fé - te Je dois m'u - nir a - vec mon bien ai - mé Tout est - il *Moderato.*
 prêt mes fleurs et ma toi - let - te Voi - ci dé - - ja l'an - neu qu'il m'a don - - - - - né Il va ve - - nir Il vient j'at - tends jes -
 pe - re Oui pour le tem - ple nous al - lons par - - - tir Ah jus - que - - - là sou - tiens - moi bon - ne mè - re Je l'ai - me
 tant je l'ai - - - me tant Je ne veux pas mou - rir Non je ne veux pas mou - - - rir!

3^e COUPLÉ.

Ain - si par - - lait la jeu - ne fi - an - - - cé - e Car à seize ans on es - pé - re tou - jours Cru - el des -
 tin dou - ce rose ef - feu - il - - lé - e Souvent comme elle on ne bril - le qu'uu jour La pauvre en - - - fant au mal qui la dé -
 vo - re Succombe hé - - - las à son der - nier sou - - - pir *D'une voix étouffée et lent.* Sa voix é - - - tein - le mur - mu - rait en - - - co - re Je l'ai - me
 tant je l'ai - - - me tant Je ne veux pas mou - - - rir Non je ne veux pas mou - - - rir. Procédés d'E. DURASSEN.

COMPAGNIE de PUBLICITÉ, 4, rue Vivienne. Les annonces des **DIX** journaux suivants : **L'ESTAFETTE**, la **FRANCE**, le **DROIT**, la **NATION**, la **RÉFORME**, le **MESSAGER**, la **PATRIE**, les **VILLES** et **CAMPAGNES**, l'**ESPRIT PUBLIC**, l'**UNIVERS**, sont reçues aux bureaux de la **COMPAGNIE de PUBLICITÉ**, 4, rue Vivienne, et chez MM. les courtiers de publicité. Ces dix journaux réunis forment plus de **40,000** abonnés de toutes les classes, de toutes les opinions, et sont lus par une quantité considérable de lecteurs. — Le prix de la ligne des dix journaux réunis est de **2 fr. 20 cent.** Il résulte de cette combinaison qu'une annonce de **CINQ** lignes, insérée dans les **DIX** journaux, coûtera **ONZE** francs.

La compagnie a aussi traité des annonces de **L'ILLUSTRATION**, qui compte **17,000** abonnés. S'adresser au siège de la **COMPAGNIE de PUBLICITÉ**, 4, rue Vivienne, pour de plus amples renseignements, et pour avoir le tarif du prix des annonces collectives et séparées de ces journaux, ainsi que celui des annonces de chemins de fer, sociétés par actions, et des administrations publiques.

LIBRAIRIE de **JACQUES LECOFFRE** et **Comp.**, rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, 8, à Paris.

VIES DES GRANDS CAPITAINES FRANÇAIS AU MOYEN AGE,

PAR
M. ALEXANDRE MAZAS.

Ancien officier d'état-major. Troisième édition, revue et augmentée. Cinq beaux volumes in-8°, prix : 20 francs; typographie Firmin Didot.

ODONTINE et ELIXIR ODONTALGIQUE

L'instruction qui accompagne ces nouveaux dentifrices donne la raison de leur supériorité sur tous ceux employés jusqu'à ce jour.

DÉPÔT A PARIS, CHEZ **M. FAGUET**, RUE RICHELIEU, 93; ET CHEZ TOUS LES PARFUMIERS ET COIFFEURS DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.

M. DE LA CANARDIÈRE, ou les infortunes d'un chasseur, par un veneur, ami du héros. ALBUM dramatique dans le genre de *M. Vieux-Bois, Jabot, La Janissaire, etc.* — 45 sujets lithographiés. — Paris au *Journal des chasseurs*, boulevard des Italiens, 26, maison Devisme. — Prix de l'album, 8 francs.

CHAPEAUX VELOURS PURE SOIE, 20 FR. Avec fleurs, 25 fr.; avec plumes, 50 fr.; tout en 1^{re} qualité; chapeaux et capotes de pond. soie, de gros d'Arique, de crêpe, de moire, 12 et 15 fr. de satin, 15 et 18 fr.; chapeau de deuil et d'enfant, 10 et 12 fr.; bonnets, paires, turbans, depuis 5 fr., 8 fr., 10 fr., 12 fr., 15 fr., 20 fr., etc. Maison AIMEZ DERY, 18, rue Basse-du-Rempart, (Chaussée d'Antin.)

AVIS. --- CHOCOLAT MÈNIER.

Le **CHOCOLAT MÈNIER**, comme tout produit avantageusement conçu, a excité la cupidité des contrefacteurs; sa forme particulière, ses enveloppes ont été copiées, et les médailles dont il est revêtu ont été remplacées par des dessins auxquels on s'est efforcé de donner la même apparence. Je dois prévenir le public contre cette fraude. Mon nom est sur les tablettes de **CHOCOLAT MÈNIER**, aussi bien que sur les échantillons, et l'effigie des médailles qu'on y figurent est le *fac-similé* de celles qui n'ont été décernées, à trois reprises différentes, par le roi et la Société d'encouragement. Ces récompenses honorables m'autorisent à faire distinguer le **CHOCOLAT MÈNIER** de tous les autres. L'heureuse combinaison des appareils que je possède dans mon usine de **NOISIEL**, et l'économie d'un moteur hydraulique, m'ont mis à même de donner à cette fabrication un développement qu'elle n'avait jamais atteint. Ce **CHOCOLAT**, par le seul fait de ses qualités et de son prix modéré, obtient aujourd'hui un débit annuel de plus de 500 millions, et s'est acquis une réputation méritée. — Dépôt principal, **PASSAGE CHOISEUL**, 21, et chez MM. les pharmaciens et épiciers de Paris et de toute la France.

LONGUEVILLE,
10, rue Richelieu, près le Théâtre-Français.
CHEMISES.

LIBRAIRIE de **L. R. DELAY**, 2, R. E. THONCRET.
UN LIVRE POUR LES FEMMES MARIÉES,
Ouvrage populaire, par l'auteur du **MARIAGE AU POINT DE VUE CIBETIEN** ('). 1 vol. in-18. 1 fr. 50 c.
(*) **MADAME LA COMTESSE AGENOR de GASPARI**, 5 vol. 9 fr.

LIMONNE.

Avec quatre ou cinq gouttes de ce précieux **EXTRAIT de CITRON**, on couvre instantanément un verre d'eau sucrée en une excellente limonade. La **LIMONNE** est également convenable pour punch, glacés, préparations culinaires, etc. — Un flacon de 2 fr. suffit pour faire plus de 120 verres de limonade. — Dépôt principal, passage Choiseul, 21, et chez MM. les épiciers de Paris et des départements.

RHUMES, IRRITATIONS, INFLAMMATIONS. LE SIROP **ANTIPHLOGISTIQUE de BRIANT**, de plus en plus apprécié pour le traitement des irritations et inflammations de la poitrine, de l'estomac et des intestins, est prescrit avec un succès toujours croissant par les plus célèbres médecins de la capitale, membres de l'Académie et de la Faculté royale de Médecine. Ce sirop est, en effet, la préparation la plus efficace pour combattre les plus cruelles maladies d'où résultent les **RHUMES, CATARRHES, CRACHEMENTS DE SANG, CROUPS, COQUELICHES, DYSSENTERIES**, etc., etc. — Pharmacie **BRIANT**, rue Saint-Deuis, 157 (ci-devant 141, et 154.)

39, Rue Croix-des-Petits-Champs, presque en face la rue Coquillière.

DEMARNE, CHEMISIER,

vient d'apporter aux chemises une perfection et une supériorité que l'on n'avait pas connues jusqu'à ce jour (sept coupes différentes). Col-à-Cravates de plusieurs combinaisons nouvelles, imitant parfaitement la cravate et d'un usage facile. Grand assortiment de nouveautés en Cravates, Mouchoirs de batiste, Foulards, etc.

Prix : 2 francs.



EAU DE TOILETTE
de la
DUCHESSE,
DISTILLÉE PAR
DEMARNE et CHARDIN
Fournisseurs du Roi,
15, RUE SAINT-MARTIN.

Prix : 2 francs.

M^{me} **LACOMBE**, rue Boucher, 1, au premier (près le Pont-Neuf), donne tous les jours chez elle des consultations sur le passé, le présent et l'avenir. Elle se rend aussi chez les personnes qui veulent bien l'honorer de leur confiance.

Librairie **J. J. DUBOCHET, LECHEVALIER**, Galerie de l'Illustration, rue Richelieu, 60.

ANNUAIRE DE L'ORDRE JUDICIAIRE DE FRANCE, 1845 - 1846.

PUBLIÉ AVEC L'AUTORISATION DE M. LE GARDE DES Sceaux.

Par un **volet** attaché au ministère de la justice.

CONTENANT : 1^o La nomenclature exacte et complète du personnel du ministère de la justice et de toutes des entités : du conseil d'Etat (réorganisé conformément à la loi du 49 juillet 1845); de la cour de cassation; de l'ordre des avocats aux conseils; des cours royales; tribunaux de première instance, tribunaux de commerce et justices de paix, tant de la France que des colonies. 2^o Les tableaux d'avocats de tous les barreaux du royaume. 3^o La liste de tous les notaires, celle des avoués d'appel et de première instance, des commissaires-priseurs et des huissiers, avec l'indication de leur résidence, le tout classé par ressorts de cour royale et dans un ordre méthodique.

Divers tableaux présentant la série chronologique des chanceliers et gardes des sceaux depuis la fondation de la monarchie française, la liste des membres des chambres législatives qui appartiennent à l'ordre judiciaire, la composition des facultés de droit et des conseils de préfecture sont annexés à l'ouvrage.

LE PANORAMA DES BOULEVARDS DE PARIS,

Grande gravure imprimée sur une bande de trois mètres de développement, présentant parallèlement les deux côtés du boulevard de la place de la Concorde à la Bastille, roulée sur un cylindre, ou pliée dans un joli cartonage. Prix : 8 francs.

HISTOIRE DE M. CRYPTOGAME,

Par l'auteur de *M. Vieux-Bois*, de *M. Jabot*, de *M. Cripin*, du *Docteur Festus*, etc., etc. — Album de 200 gravures sur bois avec texte. Prix : broché, 5 francs; avec un beau cartonage, 8 francs.

En vente chez **PAULIN**, éditeur, rue Richelieu, 60.

NOUVELLES RUSSES, PAR NICOLAS GOGOL

Traduction française, publiée par **M. LOUIS VIARDOT**. — 1 volume in-18. Prix : 3 fr. 50 c.
CINQ NOUVELLES : TARASS BOULBA; LES MÉMOIRES D'UN FOI; LA CALÈCHE; UN MÉNAGE D'AUTREFOIS; LE ROI DES GNOMES.

FORMAT CAZIN A 1 FRANC LE VOLUME.

Nouvelle Bibliothèque des Romans anciens et modernes, à meilleur marché que les contrefaçons belges. — *Ouvrages publiés* : **EUGÈNE SUE**: les *Myrtilles* de Paris, 10 vol., 10 fr. — *Mathilde*, 6 vol., 6 fr. — *Arthur*, 4 vol., 4 fr. — *La Salamandre*, 2 vol., 2 fr. — *Le Joli Étranger*, 10 vol., 10 fr. — **ALFONSE KARR**: *Geneviève*, 2 vol., 2 fr. — *Sous presse*: **LOUIS REYBAUD**: *Jérôme Paturot*, 2 vol., 2 fr. — **JULES SANDAUG**: *Mariana*, 2 vol., 2 fr. — *Le Docteur Herbeau*, 2 vol., 2 fr. — *Valliance* et *Richard*, 1 vol., 1 fr. — **ALEXANDRE L'AVÈRE**: *La dinde de Mazarin*, 2 vol., 2 fr. — **EUGÈNE SUE**: *Atar-*
Gull, 1 seul vol., au lieu de 2 vol. in-8°, 1 fr. au lieu de 15 fr. — *Paula Monti*, 2 vol., 2 fr. — *Deleytar*, 1 vol., 1 fr. — *Pick et Plock*, 1 vol., 1 fr. — **Le marquis de Léfortières**, 1 vol., 1 fr. — *En préparation*: tous les romans de M. Eugène Sue, un choix des meilleurs romans modernes, les romans classiques de *Médames Cottin*, de *Gratiy*, de *La Fayette*, *Riccioboni*, de *Stael*, de *Tencin*, etc., — *Cazotte*, *Hannilou*, *Le Sage*, *Marivaux*, *Marmontel*, *Montesquieu*, *l'abbé Trévost*, *Scarron*, *Tressan*, etc., etc. — Environ 200 volumes à 1 fr. — Chaque volume se vend séparément.

Aspect du pont des Arts, après la suppression du péage.



Les courageux citoyens qui poursuivent, depuis deux ans, à travers tant de juridictions, de procédures et de réclames, le droit de ne pas donner un sou au receveur du pont des Arts pour passer de la rive gauche, où ils demeurent, sur la rive droite, où le Pont-Neuf vous mène gratis; ces courageux citoyens n'ont pas prévu la destinée du pont des Arts, du jour que l'abolition du péage aura été prononcée. Vous voyez ici ce qui arrivera. Le pont des Arts est le plus commodément construit pour ce genre d'exercice; en franchissant la légère grille qui sépare le passant du vide, on ne rencontre aucun obstacle jusqu'au bassin de la Seine où coule une belle nappe d'eau profonde de cinq mètres et bien faite pour provoquer le saut périlleux que cette dame entreprend, armée d'un parapluie.

Le pont des Arts est resté innocent jusqu'à ce jour de cette criminelle séduction; il faut en rendre grâce au sou qu'il en aurait coûté pour se donner un plaisir qui ne vaut pas cinq centimes, et qui est d'ailleurs le dernier des plaisirs, celui qu'on ne se donne ordinairement que lorsqu'on n'a plus le sou.

Que les courageux citoyens de la rive gauche se le signifient.

Théâtre de Dona Maria II, à Lisbonne.

Le 29 octobre 1845, jour anniversaire de la naissance de roi Ferdinand, à eu lieu, avec un grand éclat, à Lisbonne, l'inauguration du théâtre national de Dona Maria II. Ce théâtre, un des plus beaux édifices de la capitale du Portugal, est situé sur la place de Don Pedro, communément appelée la place del Rocío.

Il fait le plus grand honneur à son architecte, un Italien nommé Fortunato Lodi. Le dessin que nous en publions aujourd'hui nous a été envoyé par un artiste français, actuellement à Lisbonne, M. C. Legrand.

Nous n'avons pas besoin de décrire la façade principale que



représente notre gravure. Disons seulement que le péristyle doit être orné, par la suite, de trois statues et d'un bas-relief. La façade postérieure et les deux façades latérales ont droit

aux mêmes éloges que la façade principale. Elles ne sont pas moins élégantes et soignées. Un des deux portiques latéraux, celui de la place Camoens sert d'entrée principale; il aboutit à

un vestibule du salon, au rez-de-chaussée, dans lequel, s'ouvre, d'un côté, l'entrée particulière de la loge royale ou tribuna, du côté opposé, un café et deux pièces destinées à la location ou à la vente des billets. Un escalier de quelques marches conduit de ce vestibule à un corridor spacieux ou descendent les grands escaliers, qui mènent à toutes les places de la salle, à une salle de billard, à un salon particulier pour les répétitions, à la bibliothèque, à la redoute, etc.

L'intérieur de la salle — toute la presse périodique de Lisbonne a été sur ce point l'interprète de l'approbation générale, — réunit la commodité à l'élégance. On y compte 65 loges spacieuses. Il peut contenir facilement 1,500 personnes. La loge particulière de Sa Majesté est entourée de plusieurs salons ou cabinets de toilette. Quant à la loge de gala ou la tribuna, elle a la largeur de 5 loges et la hauteur de 2. On y remarque sur le devant une belle frise en relief de Puttini et deux magnifiques cariatides de M. Rusconi.

L'architecte de cette belle salle, M. Lodi, est l'inventeur d'un ingénieux mécanisme pour les décorations, changements à vue, etc. Il l'a appliqué au théâtre qu'il vient de construire, et il obtient, à ce qu'on nous assure, les résultats les plus satisfaisants. Le rideau est dû au talent éprouvé de M. Domenico Ferri, l'habile décorateur du Théâtre-Italien de Paris. MM. Rambois et Ghisi ont peint les décorations.

Son Excellence le ministre d'État Antonio da Costa Cabral a fait nommer M. Fortunato Lodi architecte de la maison royale, et a obtenu pour lui de Sa Majesté, l'habito de Nossa Senhora da Conceição.

Correspondance.

M. X. Y. Z. — Ces trois capitales ne donnent pas à votre lettre la valeur d'un avertissement. Nous ne pouvons y voir que l'impression d'une répugnance ou d'une raucune personnelle.

M. T. M. à Toulouse. — Gilbert Gorney a commencé dans le numéro du 27 décembre; vous pouvez, monsieur, faire acheter chez votre libraire ce numéro, qui n'est pas compris dans votre abonnement, daté du 1^{er} janvier.

M. F. F. à Mannheim. — Comment avez-vous pu comprendre, monsieur, que le Panorama des Boulevards de Paris se donne et ne se vend pas? Il se vend, au contraire, huit francs; mais c'est donné.

M. C. G. à Alger. — Envoyez, monsieur, et recevez d'avance nos remerciements.

M. C. C. — Votre ramage ne nous donne pas l'espoir de voir votre plumage.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Chacun à ses peines, rois, bergers, chiens et moutons.



On s'abonne chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISAKOFF, libraire-éditeur commissaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-impériale; Gostinoi-Dvor, 22. — F. BELLIZARD et C^e, éditeurs de la Revue étrangère, au pont de Police maison de l'église hollandaise.

A ALGER, chez BASTIDE et chez DUBOS, libraires.

Chez V. HEBERT, à la NOUVELLE-ORLÉANS (États-Unis).

A NEW-YORK, au bureau du Courrier des États-Unis, et chez tous les agents de ce journal.

A MADRID, chez CASIMIR MONIER, Casa Fontana de Oro.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMPE et C^e, rue Damiette, 2